This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

VR3.E.1780 (4)

EMILE

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME IV.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME IV.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés, étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les

femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres, l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître

ni l'eſclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que ſon état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les inſtitutions humaines, & conſultez la Nature. N'uniſſez pas des gens qui ne ſe conviennent que dans une condition donnée, & qui ne ſe conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui ſe conviendront dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puiſſent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels ſoient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement ſur la leur, que c'eſt elle ſeule qui décide du ſort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de ſentimens, de caracteres, qui devroit engager un pere ſage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux

bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la Nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant ſon fils il me cede ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien; c'eſt moi qui ſuis le vrai pere d'Emile, c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouſe d'Emile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée; peut-

être Emile l'a-t-il déjà vue ; mais il ne la reconnoitra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout eſt égal.

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon Eleve un établiſſement au-deſſus de ſon rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun

des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il éleve son épouse ; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever : ainsi, dans le premier cas il y a du bien sans mal, & dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la Nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, & d'être

ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; & le maître devenu l'esclave se trouve la plus ridicule & la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les Rois de l'Asie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un Ministre dans l'Etat, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte ja-

mais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernieres; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gueres. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exacte-

ment la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes: on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête fait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre in-

folens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliſſons, jamais de bons eſprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille ſimple & groſſiérement élevée, qu'une fille ſavante & bel-eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de littérature dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel-eſprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élévation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de Mademoiſelle de l'Enclos. Au-dehors elle eſt toujours ridicule & très-juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la

plume ou le pinceau quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée ; ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari ; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : ſoyez de bonne-foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans ſa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de ſes enfans, ou de la trouver écrivant des vers ſur ſa toilette, entourée de brochures de toutes les ſortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée reſtera fille toute ſa vie, quand il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diſerta es.

Après ces conſidérations vient celle de la figure ; c'eſt la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais

encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion ; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur, mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes ; & quand elle ſeroit un ange, comment empêcheroit-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs : ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avan-

tage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la Nature, ainſi qu'Emile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce, & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde; ſon éducation n'eſt ni brillante ni négligée; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſance. Son eſprit ne ſait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille

capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentimens & un esprit sans delicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit ; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas-là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou tout confus, & me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme

eux cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîtesse de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du tems, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là : nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent ; ils payeroient volon-

tiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la Nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui

là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour deſirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ſes deſirs au-delà du préſent, ce n'eſt point avec une ardeur aſſez impétueuſe pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas ſeulement du plaiſir de deſirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il deſire ; & ſes paſſions ſont tellement modérées, qu'il eſt toujours plus où il eſt, qu'où il ſera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne ſongeons pas ſeulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les ſépare. Le voyage même eſt un plaiſir pour nous. Nous ne le faiſons point triſtement aſſis & comme empriſonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la molleſſe & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la

commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court gueres en poste s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays; on ſe détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere? je la côtoye; un bois touffu? je vais ſous ſon ombre; une grotte? je la viſite; une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte. A l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut paſſer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; & ne dépendant que de moi-même, je

jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las .... mais Emile ne se lasse gueres; il est robuste; & pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets,

savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois gueres adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux: car avec

tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile ; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere ; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit : ſi le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus... vous auriez trouvé une maiſon de paix... des gens ſi charitables..... de ſi bonnes gens ! ..... Ils n'ont pas meilleur cœur

que moi, mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois..... ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage: je ſerois bien aiſe de les voir; peut-être feront-ils bien aiſe de nous voir auſſi. Je ſuis-ſûr qu'ils nous recevront bien: s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part, on erre dans les bois; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité: l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment: ſans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres: quiconque

a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus ; sur ce passe-port nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon ! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers ſont rares ils ſont bien venus ; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit,

non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups-d'œil est pour Emile. Une mere dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reste un vuide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, & s'assied modestement sans parler. Emile occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle & mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Telémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, &

& n'a point lu Télémaque ; il ne ſait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne, je la vois rougir juſqu'aux yeux, les baiſſer ſur ſon aſſiette, & n'oſer ſouffler. La mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné ; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paiſible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne ; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe penche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette mar-

que de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance; ſes manieres ſont vives ſans étourderie; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante: la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête de mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrete la retient: elle ſe reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui dès le commencement du ſoupé n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous, ne ceſſerez vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez

vu treſſaillir Emile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie, ô Sophie! eſt-ce vous que mon cœur cherche? eſt-ce vous que mon cœur aime? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard, guidez-moi, tandis qu'il eſt tems; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens

l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet : elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe ? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit ; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il eſt tems de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler ſa fille. Sa fille, avec ſa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux ſon effet. Au premier ſon de cette voix, Emile eſt rendu ; c'eſt Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la ſeroit pas, qu'il ſeroit trop tard pour s'en dédire.

C'eſt alors que les charmes de cette fille enchantereſſe vont par torrens à ſon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poiſon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : ſi elle dit un mot, il ouvre la bouche ; ſi elle baiſſe les yeux, il les baiſſe ; s'il la voit ſoupirer, il ſoupire ; c'eſt l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la ſienne a

changé dans peu d'inſtans! Ce n'eſt plus le tour de Sophie de trembler, c'eſt celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchiſe. Confus, embarraſſé, craintif, il n'oſe plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de ſe laiſſer pénétrer, il voudroit ſe rendre inviſible à tout le monde, pour ſe raſſaſier de la contempler ſans être obſervé. Sophie, au contraire, ſe raſſure de la crainte d'Emile; elle voit ſon triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in ſuo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeſte, & ces yeux baiſſés, ſon tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque eſt trouvé.

Si j'entre ici dans l'hiſtoire trop naïve & trop ſimple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne conſidere pas aſſez l'influence que doit avoir la premiere liaiſon d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impreſſion, auſſi vive que celle de l'a-

mour ou du penchant qui tient ſa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne ceſſent d'agir juſqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédanteſques ſur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation ; ſavoir, la criſe qui ſert de paſſage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles par quelque endroit, ce ſera ſur-tout pour m'y être étendu fort au long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne ſe trouve que dans cet écrit, eſt-ce ma faute ? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece : vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui ren-

force la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece; que de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne ſe paſſe pas toute à dormir? Quoi donc? la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes, celles qu'il verra ſont-elles la ſienne? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore

chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'est pas le tems des leçons, & celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même ne font qu'irriter sa vivacité : déjà Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas : mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénetre sa pensée ; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espece de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté ; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véri-

table amour eſt plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh ! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher ; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte ?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus ;

ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumiere la

plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déjà la passion vous aveugle ? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison ! Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtresse ! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter ? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il fera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous ; ap-

prenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul ; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est

l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce

qui eſt bon ou honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de ſa courſe voit de plus loin les deux termes qui lui en font ſentir la brièveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir, c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoiqu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante: son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable: il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans

remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a ? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux ? Irai-je troubler une volupté ſi pure ? Ah ! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & ſois aimé ! Jouis long-tems avant que de poſſéder ; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre, je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas ! il faut qu'il finiſſe, & qu'il

finiſſe en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Si-tôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée, & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin; il erre long-tems avant de ſe reconnoître; & toujours avec le même-ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté: je vois le fruit des ſoins que j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois; nous ſommes déjà d'anciennes con-

noissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras, & ne se parlent toujours point : que se diroient-ils en notre présence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promene dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espece, coupé en divers sens de jolis ruisseaux, & de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de son Homere & toujours dans l'enthousiasme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit savoir ce que c'est qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere est critiqué par les gens de goût, comme trop simple & trop peu paré (13). Cet Alci-

(13) " En sortant du Palais, on trouve un „ vaste jardin de quatre arpens, enceint & clos „ tout à l'entour, planté de grands arbres fleu„ ris, produisant des poires, des pommes de „ grenade & d'autres des plus belles especes, „ des figuiers au doux fruit, & des oliviers ver„ doyans. Jamais, durant l'année entiere, ces „ beaux arbres ne restent sans fruit : l'hiver & „ l'été, la douce haleine du vent d'oueſt fait à la „ fois nouer les uns & mûrir les autres. On

noüs avoit un fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hoſpitalité, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité na-

---

„ voit la poire & la pomme vieillir & ſécher ſur „ leur arbre, la figue ſur le figuier & la grape „ ſur la ſouche. La vigne inépuiſable ne ceſſe „ d'y porter de nouveaux raiſins; on fait cuire „ & confire les uns au ſoleil ſur une aire, tandis „ qu'on en vendange d'autres, laiſſant ſur la „ plante ceux qui ſont encore en fleurs, en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des „ bouts, deux quarrés bien cultivés & couverts „ de fleurs toute l'année ſont ornés de deux fontaines, dont l'une eſt diſtribuée dans tout le „ jardin, & l'autre, après avoir traverſé le Palais, eſt conduite à un bâtiment élevé dans la „ ville pour abreuver les Citoyens „.

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

turelle s'excuſe avec vivacité ; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en liſant dans ſon cœur ingénu les alarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuſe & tremblante elle n'oſe plus ſouffler, ni regarder perſonne. Fille charmante ! il n'eſt plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite ſcene eſt oubliée ou paroît l'être ; très-heureuſement pour Sophie, Emile eſt le ſeul qui n'y a rien compris. La promenade ſe continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à ſe ré-

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Emile doit baiſer ſi ſouvent.

gler ſur la lenteur de notre marche ; inſenſiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accoſtent à la fin, & nous les voyons aſſez loin devant nous. Sophie ſemble attentive & poſée ; Emile parle & geſticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien ceſſe avant qu'on ſoit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & careſſant ; ſes yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien ſi dégagé ; en approchant elle ſemble toute confuſe de ſe voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y eſt ſouvent trouvée avec d'autres ſans en être embarraſſée, & ſans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle ſe hâte d'accourir à ſa mere, un peu eſſoufflée, en diſant quelques mots qui ne ſignifient pas grand'choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Emile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile oſe lui adreſſer quelques mots, quelquefois elle oſe répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela ſans jetter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroît le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner: il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vite. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant!.... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon

jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie, tant de retenue l'étonne peu; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'alarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre employe ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'eſt pas fait pour deviner ce

qui lui nuit : ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre ; Emile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Emile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Graces au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien ; il eſt craintif & tremblant devant elle.

Il

Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide : il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere ! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter : loin de m'éviter elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes ſoins avec bonté; mes ſervices paroiſſent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence; & ſi j'ajoute un mot, elle me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime &

qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre Eleve: Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? Comment ne voyez-vous

pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable ? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre ? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous

les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les tréſors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems ſurmontez ſa réſiſtance: à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez-lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir; combien ſon honnête cœur

se félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'existeroit pas, ou qu'il ne seroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris son caractere, qui est-ce qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion.

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours! Bel emploi pour un gouverneur! si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendit si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens: je ne suis pas mal venu dans la maison; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre: Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence

avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand sans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très-ſérieuſement, & ſi elle accepta ces droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent: vous voyez qu'elle a pris poſſeſſion de moi. Cependant l'orgueilleuſe l'obſerve en deſſous, & ſourit en ſecret de la fierté de ſon eſclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le

pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume groſſiere à décrire les plaiſirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts menſongers devant la ſainte vérité de la nature. Ayez ſeulement des cœurs ſenſibles, des ames honnêtes; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides, ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, &, dans l'ivreſſe des deſirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même, je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite, le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh! qui eſt-ce qui a un cœur, & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'Eleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur?

C'eſt à préſent que devenu véritablement empreſſé de plaire, Emile

commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur an-

cienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chére; l'amour a paré toute leur maison; lui seul y fait régner sans frais & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin lui de la parer: c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec

elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ſes yeux : il rougit preſque de ſavoir quelque choſe qu'elle ne ſait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philoſophie, de phyſique, de mathématique, d'hiſtoire, de tout en un mot. Sophie ſe prête avec plaiſir à ſon zele & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ſes leçons à genoux devant elle, qu'Emile eſt content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette ſituation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'eſt pas la plus favorable à l'inſtruction. L'on ne ſait pas trop alors que faire de ſes yeux pour éviter ceux qui les pourſuivent, & quand ils ſe rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût ; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du monde ; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Na-

ture, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion ! Ils passent leur tems à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chére. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes sont l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des

diſſentions, même des querelles ; la maîtreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement ; mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres ; il s'eſt trompé ; mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime ; il n'eſt donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégéniere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus ſe-

crets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas sans replique: le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente; comment lui cacheroit-elle son chagrin? C'est sa premiere brouillerie; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire! Elle se repent de sa faute; sa mere lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere; le pere est

auſſi dans la même chambre : Emile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne ; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte. Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée : il la reçoit & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle ; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne

un œil ſuppliant vers la mere ; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant du viſage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas ; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere ſort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie ſous quelque prétexte ; puis elle adreſſe la parole à Emile, & lui dit d'un ton aſſez ſérieux : " Monſieur, je crois qu'un jeune homme auſſi-bien né, auſſi-bien élevé que vous, qui a des ſentimens & des mœurs, ne voudroit pas payer du déshonneur d'une famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne ſuis ni farouche, ni prude ; je ſais ce qu'il faut paſſer à la jeuneſſe folâtre, & ce que j'ai ſouffert ſous mes yeux, vous le prouve aſſez. Conſultez votre ami ſur vos devoirs, il vous dira quelle différence il y a entre les jeux que la préſence d'un pere & d'une mere

„ autoriſe, & les libertés qu'on prend „ loin d'eux en abuſant de leur con„ fiance, & tournant en piéges les „ mêmes faveurs qui, ſous leurs yeux, „ ne ſont qu'innocentes. Il vous dira, „ Monſieur, que ma fille n'a eu d'au„ tre tort avec vous, que celui de ne „ pas voir, dès la premiere fois, ce „ qu'elle ne devoit jamais ſouffrir : il „ vous dira que tout ce qu'on prend „ pour faveur, en devient une, & „ qu'il eſt indigne d'un homme d'hon„ neur d'abuſer de la ſimplicité d'une „ jeune fille, pour uſurper en ſecret „ les mêmes libertés qu'elle peut ſouf„ frir devant tout le monde. Car on „ ſait ce que la bienſéance peut tolé„ rer en public ; mais on ignore où „ s'arrête dans l'ombre du myſtere, „ celui qui ſe fait ſeul juge de ſes fan„ taiſies „.

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon Eleve, cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient tou-

jours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus, & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament combuſtible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas par fierté qu'elle eſt ſévere; c'eſt par humilité. Elle prend ſur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe? Qui eſt-

ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver ; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrete mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même : les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle pas ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux

s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens ; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui ſeront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'alarmer & le raſſurer préciſément quand il faut ; & ſi quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur

qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose ; la jalousie paroît alors tenir de si près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans réplique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort ?

L'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est inconteſtable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fu-

reur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble : car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est

donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se

passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos maladroites institutions ont rendu les femmes

mes ſi diſſimulées (15), & ont ſi fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité.

(15) L'eſpece de diſſimulation que j'entends ici, eſt oppoſée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une conſiſte à déguiſer les ſentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde paſſent leur vie à faire trophée de leur prétendue ſenſibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante ; & jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant ; mais délicat, sensible & craintif : il sera plus alarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse, qu'à menacer son rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'hon-

reur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques alarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager; & ces concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve! Combien je te vois déchu! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui braveit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions, qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée; il rampe & fléchit devant elle: le grave Emile eſt le jouet d'un enfant!

Tel eſt le changement des ſcenes de la vie; chaque âge a ſes reſſorts qui le

font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtreſſe ; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere, l'effet d'une heureuſe éducation ? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Elevé eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'auſſi-tôt

qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance, puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer ?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes paſſions qui la faſſent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois aſſez bruſque, eſt adouci par les habitudes. Dans la ſucceſſion de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiſte doit rendre les paſſages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre pluſieurs ſur tout ſon travail. Cette regle eſt confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de ſentimens, & n'ont pour toute conſtance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ſes anciennes pratiques, &

ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés : au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmen-

te. Il n'en eſt pas ainſi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie ; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché ? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise ? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Est-ce par hazard qu'il la rencontre ? Est-ce par hazard qu'ils se conviennent ? Est-ce par hazard qu'ils ne peu-

vent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'effémine, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſouffle de la forge ; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la

maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoit Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vole, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre, il s'échappe à travers champs: je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'oſe approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit, à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reſte en arriere; il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe débarraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture auſſi commode. Il revient eſſouflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la

noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussitôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mere pense enfin

qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treſſaillit de joie; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé juſques-là ſi mon Eleve ne méritoit pas mon eſtime? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui: alors il eſt triſte & ne murmure point; que ſerviroient ſes murmures? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte, que nous allions enſemble ou ſéparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle

aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir-même, & je lui dis en l'embraſſant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur; ne croyez pas que je revienne ſi-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant; ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis; ton retour eſt ſon ouvrage: mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de généroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérité de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger: s'il eſt

vont à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; & ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de tems à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est pas oisif & sédentaire. Ces jours là, c'est Emile encore ; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il voit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il compare les

travaux qu'il voit à ceux qu'il connoit ; il cherche les raisons des différences ; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs ; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses dessins ; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays ; souvent il met lui-même la main à l'œuvre ; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture ; ils voient qu'il la fait en effet. En un mot il étend son zele & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en

dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un payfan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la

(16) Soigner un payfan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre ; mais quand vos payfans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement : leur meilleure tisanne est dans votre cave ; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les payſans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaicteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maitresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il

ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il sait courir encore ? mieux que jamais, répond-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un

prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroite-

ment, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſourire moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas ; elle n'a bas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit ; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie ; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la premiere ; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, les cheveux négligemment attachés, & ſi occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait ſigne à ſa mere. Emile un ciſeau

d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie ; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche ; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie ; après s'être livré à ses premiers transports il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise ; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des ailes ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse & dire ; *Hercule est vaincu.*

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons là? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris; mais si ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car, c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour, & vous les nourrissez! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant sur lui des larmes, & sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir passé quelque tems à causer avec nous, mais sans nous détourner: allons nous en, dit la mere à la fille; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue en lui disant: Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triste, je suis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse, & qu'il faut rendre après-de-

main. Comptant sur ces Messieurs, j'ai refusé des ouvriers qui se sont présentés; si ceux-ci me manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman! répond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais

fais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence ; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter ? Maman, ne vous y trompez pas ; c'eſt pour moi qu'il reſte ; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne ;

& se contrefait si bien, que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser, je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singuliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter

ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte ; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

" Nous ſommes partis hier à quatre „ heures ; il nous étoit preſcrit d'arriver „ à ſept, & nous prenons toujours plus „ de tems qu'il ne nous eſt néceſſaire, „ afin de nous repoſer en approchant „ d'ici. Nous avions déjà fait les trois „ quarts du chemin quand des lamen„ tations douloureuſes nous frappent „ l'oreille ; elles partoient d'une gorge „ de la colline à quelque diſtance de „ nous. Nous accourons aux cris ; nous „ trouvons un malheureux payſan, qui „ revenant de la ville un peu pris de „ vin ſur ſon cheval, en étoit tombé „ ſi lourdement qu'il s'étoit caſſé la „ jambe. Nous crions, nous appellons „ du ſecours, perſonne ne répond ; „ nous eſſayons de remettre le bleſſé

„ ſur ſon cheval, nous n'en pouvons
„ venir à bout : au moindre mouve-
„ ment le malheureux ſouffre des dou-
„ leurs horribles ; nous prenons le parti
„ d'attacher le cheval dans le bois à
„ l'écart, puis faiſant un brancard de
„ nos bras, nous y poſons le bleſſé &
„ le portons le plus doucement qu'il
„ eſt poſſible, en ſuivant ſes indications
„ ſur la route qu'il falloit tenir pour
„ aller chez lui. Le trajet étoit long,
„ il falut nous repoſer pluſieurs fois.
„ Nous arrivons enfin rendus de fati-
„ gue ; nous trouvons avec une ſur-
„ priſe amere que nous connoiſſions
„ déjà la maiſon, & que ce miſérable
„ que nous rapportions avec tant de
„ peine, étoit le même qui nous avoit
„ ſi cordialement reçus le jour de notre
„ premiere arrivée ici. Dans le trouble
„ où nous étions tous, nous ne nous
„ étions point reconnus juſqu'à ce mo-
„ ment.

„ Il n'avoit que deux petits enfans.
„ Prête à lui en donner un troiſieme
„ ſa femme fut ſi ſaiſie en le voyant
„ arriver, qu'elle ſentit des douleurs
„ aiguës & accoucha peu d'heures
„ après. Que faire en cet état dans
„ une chaumiere écartée où l'on ne

„ pouvoit eſpérer aucun ſecours? Emile prit le parti d'aller prendre le „ cheval que nous avions laiſſé dans „ le bois, de le monter, de courir à „ toute bride chercher un chirurgien „ à la ville. Il donna le cheval au „ chirurgien, & n'ayant pu trouver „ aſſez tôt une garde, il revint à pied „ avec un domeſtique, après vous „ avoir expédié un exprès; tandis „ qu'embarraſſé, comme vous pouvez „ croire, entre un homme ayant une „ jambe caſſée & une femme en travail, je préparois dans la maiſon „ tout ce que je pouvois prévoir être „ néceſſaire pour le ſecours de tous „ les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du „ reſte; ce n'eſt pas de cela qu'il eſt „ queſtion. Il étoit deux heures après „ minuit avant que nous ayons eu ni „ l'un ni l'autre un moment de relâche. Enfin nous ſommes revenus „ avant le jour dans notre aſyle ici „ proche, où nous avons attendu „ l'heure de votre réveil pour vous „ rendre compte de notre accident„.

Je me tais ſans rien ajouter. Mais avant que perſonne parle, Emile s'approche de ſa maîtreſſe, éleve la voix,

& lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ferois attendu; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité: ils me sont plus sacrés que les vôtres; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit: Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tacherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis*, & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit sentir. Après le diné, Sophie demande s'il y

auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere fait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation

plus commode pour y pouvoir rester long-tems. Le zele de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légérement & avec tant d'adreſſe qu'il ſe ſent ſoulagé ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un Ange du Ciel que Dieu leur envoye; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré; ils croyent y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent: il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que

feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte ? il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante; ce que je ferois.... je n'en ſais rien; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

" Il faut être heureux, cher Emile; „ c'eſt la fin de tout être ſenſible; c'eſt „ le premier deſir que nous imprima la „ Nature, & le ſeul qui ne nous quitte

„ jamais. Mais où eſt le bonheur ? Qui „ le ſait ? Chacun le cherche, & nul „ ne le trouve. On uſe la vie à le pour- „ ſuivre, & l'on meurt ſans l'avoir at- „ teint. Mon jeune ami, quand à ta „ naiſſance je te pris dans mes bras, „ & qu'atteſtant l'Etre ſuprême de l'en- „ gagement que j'oſai contracter, je „ vouai mes jours au bonheur des „ tiens, ſavois-je moi-même à quoi „ je m'engageois. Non : je ſavois ſeu- „ lement qu'en te rendant heureux „ j'étois ſûr de l'être. En faiſant pour „ toi cette utile recherche, je la ren- „ dois commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que „ nous devons faire, la ſageſſe conſiſte „ à reſter dans l'inaction. C'eſt de tou- „ tes les maximes celle dont l'homme „ a le plus grand beſoin, & celle qu'il „ ſait le moins ſuivre. Chercher le bon- „ heur ſans ſavoir où il eſt, c'eſt s'ex- „ poſer à le fuir, c'eſt courir autant „ de riſques contraires qu'il y a de „ routes pour s'égarer. Mais il n'ap- „ partient pas à tout le monde de ſa- „ voir ne point agir. Dans l'inquiétude „ où nous tient l'ardeur du bien-être, „ nous aimons mieux nous tromper „ à le pourſuivre que de ne rien faire

„ pour le chercher, & ſortis une fois
„ de la place où nous pouvons le con-
„ noître, nous n'y ſavons plus revenir.
„ Avec la même ignorance j'eſſayai
„ d'éviter la même faute. En prenant
„ ſoin de toi, je réſolus de ne pas
„ faire un pas inutile & de t'empê-
„ cher d'en faire. Je me tins dans la
„ route de la nature, en attendant
„ qu'elle me montrât celle du bon-
„ heur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit la
„ même, & qu'en n'y penſant pas je
„ l'avois ſuivie.
„ Sois mon témoin, ſois mon juge,
„ je ne te récuſerai jamais. Tes pre-
„ miers ans n'ont point été ſacrifiés à
„ ceux qui les devoient ſuivre; tu as
„ joui de tous les biens que la nature
„ t'avoit donnés. Des maux auxquels
„ elle t'aſſujettit, & dont j'ai pu te
„ garantir, tu n'as ſenti que ceux qui
„ pouvoient t'endurcir aux autres. Tu
„ n'en as jamais ſouffert aucun que
„ pour en éviter un plus grand. Tu
„ n'as connu ni la haine, ni l'eſcla-
„ vage. Libre & content, tu es reſté
„ juſte & bon: car la peine & le vice
„ ſont inſéparables, & jamais l'homme
„ ne devient méchant que lorſqu'il eſt
„ malheureux. Puiſſe le ſouvenir de

„ ton enfance ſe prolonger juſqu'à tes
„ vieux jours : je ne crains pas que
„ jamais ton bon cœur ſe la rappelle
„ ſans donner quelques bénédictions à
„ la main qui la gouverna.

„ Quand tu es entré dans l'âge de
„ raiſon, je t'ai garanti de l'opinion
„ des hommes ; quand ton cœur eſt de-
„ venu ſenſible, je t'ai préſervé de
„ l'empire des paſſions. Si j'avois pu
„ prolonger ce calme intérieur juſqu'à
„ la fin de ta vie, j'aurois mis mon ou-
„ vrage en ſureté, & tu ſerois tou-
„ jours heureux autant qu'un homme
„ peut l'être : mais, cher Emile, j'ai
„ eu beau tremper ton ame dans le
„ Styx ; je n'ai pu la rendre par-tout
„ invulnérable ; il s'éleve un nouvel
„ ennemi que tu n'as pas encore ap-
„ pris à vaincre, & dont je ne puis
„ plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt
„ toi-même. La nature & la fortune
„ t'avoient laiſſé libre. Tu pouvois en-
„ durer la miſere ; tu pouvois ſuppor-
„ ter les douleurs du corps, celles de
„ l'ame t'étoient inconnues ; tu ne te-
„ nois à rien qu'à la condition hu-
„ maine, & maintenant tu tiens à
„ tous les attachemens que tu t'es don-
„ nés ; en apprenant à deſirer, tu t'es

„ rendu l'eſclave de tes deſirs. Sans
„ que rien change en toi, ſans que
„ rien t'offenſe, ſans que rien touche
„ à ton être, que de douleurs peuvent
„ attaquer ton ame! Que de maux tu
„ peux ſentir ſans être malade! Que
„ de morts tu peux ſouffrir ſans mou-
„ rir! Un menſonge, une erreur, un
„ doute peut te mettre au déſeſpoir.

„ Tu voyois au théâtre les héros
„ livrés à des douleurs extrêmes, faire
„ retentir la ſcene de leurs cris inſen-
„ ſés, s'affliger comme des femmes,
„ pleurer comme des enfans, & mé-
„ riter ainſi les applaudiſſemens pu-
„ blics. Souviens-toi du ſcandale que
„ te cauſoient ces lamentations, ces
„ cris, ces plaintes; dans des hom-
„ mes dont on ne devoit attendre que
„ des actes de conſtance & de fermeté.
„ Quoi! diſois-tu tout indigné, ce ſont-
„ là les exemples qu'on nous donne à
„ ſuivre, les modeles qu'on nous offre
„ à imiter! A-t-on peur que l'homme
„ ne ſoit pas aſſez petit, aſſez malheu-
„ reux, aſſez foible, ſi l'on ne vient
„ encore encenſer ſa foibleſſe ſous la
„ fauſſe image de la vertu? Mon jeune
„ ami, ſois plus indulgent déſormais
„ pour la ſcene: te voilà devenu l'un
„ de ſes héros.

„ Tu fais souffrir & mourir ; tu fais „ endurer la loi de la nécessité dans „ les maux physiques, mais tu n'as „ point encore imposé de loix aux ap- „ pétits de ton cœur, & c'est de nos „ affections, bien plus que de nos be- „ soins, que naît le trouble de notre „ vie. Nos desirs sont étendus, notre „ force est presque nulle. L'homme „ tient par ses vœux à mille choses, „ & par lui-même il ne tient à rien, „ pas même à sa propre vie ; plus il „ augmente ses attachemens, plus il „ multiplie ses peines. Tout ne fait „ que passer sur la terre : tout ce que „ nous aimons nous échappera tôt ou „ tard, & nous y tenons comme s'il „ devoit durer éternellement. Quel „ effroi sur le seul soupçon de la mort „ de Sophie ! As-tu donc compté qu'elle „ vivroit toujours ? Ne meurt-il per- „ sonne à son âge ? Elle doit mourir, „ mon enfant, & peut-être avant toi. „ Qui sait si elle est vivante à présent „ même ? La nature ne t'avoit asservi „ qu'à une seule mort ; tu t'asservis à „ une seconde ; te voilà dans le cas de „ mourir deux fois.

„ Ainsi soumis à tes passions déré- „ glées, que tu vas rester à plaindre !

„ Toujours des privations, toujours
„ des pertes, toujours des alarmes;
„ tu ne jouiras pas même de ce qui te
„ sera laissé. La crainte de tout perdre
„ t'empêchera de rien posséder; pour
„ n'avoir voulu suivre que tes passions,
„ jamais tu ne les pourras satisfaire.
„ Tu chercheras toujours le repos, il
„ fuira toujours devant toi; tu seras
„ misérable & tu deviendras méchant;
„ & comment pourrois-tu ne pas l'être,
„ n'ayant de loi que tes desirs effrénés?
„ Si tu ne peux supporter des priva-
„ tions involontaires, comment t'en
„ imposeras-tu volontairement? Com-
„ ment sauras-tu sacrifier le penchant
„ au devoir, & résister à ton cœur
„ pour écouter ta raison? Toi qui ne
„ veux déjà plus voir celui qui t'ap-
„ prendra la mort de ta maîtresse, com-
„ ment verrois-tu celui qui voudroit te
„ l'ôter vivante? celui qui t'oseroit
„ dire, elle est morte pour toi, la vertu
„ te sépare d'elle? S'il faut vivre avec
„ elle quoi qu'il arrive, que Sophie
„ soit mariée ou non, que tu sois libre
„ ou ne le sois pas, qu'elle t'aime ou
„ te haïsse, qu'on te l'accorde ou
„ qu'on te la refuse, n'importe, tu la
„ veux, il la faut posséder à quelque

„ prix que ce ſoit. Apprends-moi donc „ à quel crime s'arrête celui qui n'a „ de loix que les vœux de ſon cœur, „ & ne ſait réſiſter à rien de ce qu'il „ deſire ?

„ Mon enfant, il n'y a point de „ bonheur ſans courage, ni de vertu „ ſans combat. Le mot de *vertu* vient „ de *force*; la force eſt la baſe de toute „ vertu. La vertu n'appartient qu'à un „ être foible par ſa nature & fort par „ ſa volonté; c'eſt en cela que conſiſte „ le mérite de l'homme juſte; & quoi- „ que nous appellions Dieu bon, nous „ ne l'appellons pas vertueux, parce „ qu'il n'a pas beſoin d'effort pour „ bien faire. Pour t'expliquer ce mot „ ſi profané, j'ai attendu que tu fuſſes „ en état de m'entendre. Tant que la „ vertu ne coûte rien à pratiquer, on „ a peu beſoin de la connoître. Ce „ beſoin vient quand les paſſions s'é- „ veillent : il eſt déjà venu pour toi.

„ En t'élevant dans toute la ſimpli- „ cité de la nature, au lieu de te prê- „ cher de pénibles devoirs, je t'ai ga- „ ranti des vices qui rendent ces de- „ voirs pénibles, je t'ai moins rendu „ le menſonge odieux qu'inutile, je „ t'ai moins appris à rendre à chacun

„ ce qui lui appartient qu'à ne te soucier que de ce qui eſt à toi. Je t'ai „ fait plutôt bon que vertueux : mais „ celui qui n'eſt que bon, ne demeure „ tel qu'autant qu'il a du plaiſir à „ l'être : la bonté ſe briſe & périt ſous „ le choc des paſſions humaines ; „ l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt „ bon que pour lui.

„ Qu'eſt-ce donc que l'homme vertueux ? C'eſt celui qui ſait vaincre „ ſes affections. Car alors il ſuit ſa raiſon, ſa conſcience, il fait ſon devoir, il ſe tient dans l'ordre, & rien „ ne l'en peut écarter. Juſqu'ici tu „ n'étois libre qu'en apparence ; tu „ n'avois que la liberté précaire d'un „ eſclave à qui l'on n'a rien commandé. „ Maintenant ſois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; „ commande à ton cœur, ô Emile ! & „ tu ſeras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentiſſage „ à faire, & cet apprentiſſage eſt plus „ pénible que le premier : car la nature nous délivre des maux qu'elle „ nous impoſe, ou nous apprend à les „ ſupporter ; mais elle ne nous dit „ rien pour ceux qui nous viennent de „ nous ; elle nous abandonne à nous-

„ mêmes ; elle nous laisse, victimes de
„ nos passions, succomber à nos vaines
„ douleurs, & nous glorifier encore
„ des pleurs dont nous aurions dû
„ rougir.

„ C'est ici ta premiere passion. C'est
„ la seule, peut-être, qui soit digne de
„ toi. Si tu la sais régir en homme,
„ elle sera la derniere ; tu subjugueras
„ toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à
„ celle de la vertu.

„ Cette passion n'est pas criminelle,
„ je le sais bien ; elle est aussi pure que
„ les ames qui la ressentent. L'honnê-
„ teté la forma, l'innocence l'a nour-
„ rie. Heureux amans ! Les charmes de
„ la vertu ne font qu'ajouter pour vous
„ à ceux de l'amour ; & le doux lien
„ qui vous attend, n'est pas moins le
„ prix de votre sagesse, que celui de
„ votre attachement. Mais, dis-moi,
„ homme sincere ; cette passion si pure
„ t'en a-t-elle moins subjugué ? T'en
„ es-tu moins rendu l'esclave, & si
„ demain elle cessoit d'être innocente,
„ l'étoufferois-tu dès demain ? C'est à
„ présent le moment d'essayer tes for-
„ ces ; il n'est plus tems quand il les
„ faut employer. Ces dangereux essais
„ doivent se faire loin du péril. On ne

„ s'exerce point au combat devant „ l'ennemi ; on s'y prépare avant la „ guerre ; on s'y préſente déjà tout „ préparé.

„ C'eſt une erreur de diſtinguer les „ paſſions en permiſes & défendues, „ pour ſe livrer aux premieres & ſe „ refuſer aux autres. Toutes ſont bon- „ nes quand on en reſte le maître, „ toutes ſont mauvaiſes quand on s'y „ laiſſe aſſujettir. Ce qui nous eſt dé- „ fendu par la nature, c'eſt d'étendre „ nos attachemens plus loin que nos „ forces ; ce qui nous eſt défendu par „ la raiſon, c'eſt de vouloir ce que „ nous ne pouvons obtenir ; ce qui „ nous eſt défendu par la conſcience, „ n'eſt pas d'être tentés, mais de nous „ laiſſer vaincre aux tentations. Il ne „ dépend pas de nous d'avoir ou de „ n'avoir pas des paſſions : mais il dé- „ pend de nous de régner ſur elles. „ Tous les ſentimens que nous domi- „ nons ſont légitimes, tous ceux qui „ nous dominent ſont criminels. Un „ homme n'eſt pas coupable d'aimer la „ femme d'autrui, s'il tient cette paſ- „ ſion malheureuſe aſſervie à la loi du „ devoir : il eſt coupable d'aimer ſa „ propre femme au point d'immoler „ tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs
„ préceptes de morale, je n'en ai qu'un
„ seul à te donner, & celui-là com-
„ prend tous les autres. Sois homme ;
„ retire ton cœur dans les bornes de ta
„ condition. Etudie & connois ces bor-
„ nes ; quelque étroites qu'elles soient,
„ on n'est point malheureux tant qu'on
„ s'y renferme : on ne l'est que quand
„ on veut les passer ; on l'est quand,
„ dans ses desirs insensés, on met au
„ rang des possibles ce qui ne l'est pas ;
„ on l'est quand on oublie son état
„ d'homme pour s'en forger d'imagi-
„ naires, desquels on retombe toujours
„ dans le sien. Les seuls biens dont la
„ privation coûte, sont ceux auxquels
„ on croit avoir droit. L'évidente im-
„ possibilité de les obtenir en détache,
„ les souhaits sans espoir ne tourmen-
„ tent point. Un gueux n'est point
„ tourmenté du desir d'être Roi ; un
„ Roi ne veut être Dieu que quand il
„ croit n'être plus homme.

„ Les illusions de l'orgueil sont la
„ source de nos plus grands maux :
„ mais la contemplation de la misere
„ humaine rend le sage toujours mo-
„ déré. Il se tient à sa place, il ne
„ s'agite point pour en sortir, il n'use

„ point inutilement ſes forces pour
„ jouir de ce qu'il ne peut conſerver,
„ & les employant toutes à bien poſ-
„ ſéder ce qu'il a, il eſt en effet plus
„ puiſſant & plus riche de tout ce
„ qu'il deſire de moins que nous. Etre
„ mortel & périſſable, irai-je me for-
„ mer des nœuds éternels ſur cette
„ terre, où tout change, où tout paſſe,
„ & dont je diſparoîtrai demain ? O
„ Emile, ô mon fils, en te perdant
„ que me reſteroit-il de moi ? Et pour-
„ tant il faut que j'apprenne à te per-
„ dre : car qui ſait quand tu me ſeras
„ ôté ?

„ Veux-tu donc vivre heureux &
„ ſage ? N'attache ton cœur qu'à la
„ beauté qui ne périt point : que ta
„ condition borne tes deſirs, que tes
„ devoirs aillent avant tes penchans ;
„ étends la loi de la néceſſité aux cho-
„ ſes morales : apprends à perdre ce
„ qui peut t'être enlevé ; apprends à
„ tout quitter quand la vertu l'ordon-
„ ne, à te mettre au-deſſus des événe-
„ mens, à détacher ton cœur ſans
„ qu'ils le déchirent, à être courageux
„ dans l'adverſité, afin de n'être ja-
„ mais miſérable ; à être ferme dans
„ ton devoir, afin de n'être jamais

„ criminel. Alors tu ſeras heureux mal-
„ gré la fortune, & ſage malgré les
„ paſſions. Alors tu trouveras dans la
„ poſſeſſion même des biens fragiles,
„ une volupté que rien ne pourra trou-
„ bler; tu les poſſéderas ſans qu'ils te
„ poſſedent, & tu ſentiras que l'hom-
„ me à qui tout échappe, ne jouit que
„ de ce qu'il ſait perdre. Tu n'au-
„ ras point, il eſt vrai, l'illuſion des
„ plaiſirs imaginaires; tu n'auras point
„ auſſi les douleurs qui en ſont le
„ fruit. Tu gagneras beaucoup à cet
„ échange, car ces douleurs ſont fré-
„ quentes & réelles, & ces plaiſirs ſont
„ rares & vains. Vainqueur de tant
„ d'opinions trompeuſes, tu le ſeras
„ encore de celle qui donne un ſi grand
„ prix à la vie. Tu paſſeras la tienne
„ ſans trouble & la termineras ſans
„ effroi: tu t'en détacheras comme de
„ toutes choſes. Que d'autres, ſaiſis
„ d'horreur, penſent en la quittant
„ ceſſer d'être; inſtruit de ſon néant,
„ tu croiras commencer. La mort eſt
„ la fin de la vie du méchant, & le
„ commencement de celle du juſte „.

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque concluſion ſiniſtre.

Il

Il presient qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte: Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous? s'écrie-t-il avec emportement: quitter Sophie? la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure! ... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me fais attendu à cette première fureur: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace

à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

" Croyez-vous, cher Emile, qu'un „ homme, en quelque situation qu'il „ se trouve, puisse être plus heureux „ que vous l'êtes depuis trois mois ! Si „ vous le croyez, détrompez-vous. „ Avant de goûter les plaisirs de la vie, „ vous en avez épuisé le bonheur. Il „ n'y a rien au-delà de ce que vous „ avez senti. La félicité des sens est „ passagère. L'état habituel du cœur y „ perd toujours. Vous avez plus joui „ par l'espérance, que vous ne jouirez „ jamais en réalité. L'imagination qui „ pare ce qu'on désire, l'abandonne „ dans la possession. Hors le seul être „ existant par lui-même, il n'y a rien „ de beau que ce qui n'est pas. Si cet „ état eût pu durer toujours, vous au- „ riez trouvé le bonheur suprême. Mais „ tout ce qui tient à l'homme se sent „ de sa caducité ; tout est fini, tout „ est passager dans la vie humaine, & „ quand l'état qui nous rend heureux

„ dureroit ſans ceſſe, l'habitude d'en
„ jouir nous en ôteroit le goût. Si rien
„ ne change au-dehors, le cœur chan-
„ ge; le bonheur nous quitte, ou nous
„ le quittons.

„ Le tems que vous ne meſuriez
„ pas, s'écouloit durant votre délire.
„ L'été finit, l'hiver s'approche. Quand
„ nous pourrions continuer nos cour-
„ ſes dans une ſaiſon ſi rude, on ne
„ le ſouffriroit jamais. Il faut bien,
„ malgré nous, changer de maniere de
„ vivre; celle-ci ne peut plus durer.
„ Je vois dans vos yeux impatiens que
„ cette difficulté ne vous embarraſſe
„ gueres: l'aveu de Sophie & votre pro-
„ pres deſirs vous ſuggerent un moyen
„ facile d'éviter la neige, & de n'avoir
„ plus de voyage à faire pour l'aller
„ voir. L'expedient eſt commode ſans
„ doute; mais le printems venu, la
„ neige fond & le mariage reſte; il y
„ faut penſer pour toutes les ſaiſons.

„ Vous voulez épouſer Sophie, & il
„ n'y a pas cinq mois que vous l'al-
„ meſſiez! Vous voulez l'épouſer, non
„ parce qu'elle vous convient, mais
„ parce qu'elle vous plaît; comme ſi
„ l'amour ne ſe trompoit jamais ſur les
„ convenances, & que ceux qui com-

„ mencent par s'aimer ne finissent ja-
„ mais par se haïr. Elle est vertueuse,
„ je le sais ; mais en est-ce assez ? suf-
„ fit-il d'être honnêtes gens pour se
„ convenir ? ce n'est pas sa vertu que
„ je mets en doute, c'est son caractere.
„ Celui d'une femme se montre-t-il en
„ un jour ? Savez-vous en combien
„ de situations il faut l'avoir vue pour
„ connoître à fond son humeur ? Qua-
„ tre mois d'attachement vous répon-
„ dent-ils de toute la vie ? Peut-être
„ deux mois d'absence vous feront-ils
„ oublier d'elle ; peut-être un autre
„ n'attend-il que votre éloignement
„ pour vous effacer de son cœur ; peut-
„ être à votre retour la trouverez-vous
„ aussi indifférente que vous l'avez
„ trouvée sensible jusqu'à présent. Les
„ sentimens ne dépendent pas des
„ principes ; elle peut rester fort hon-
„ nête, & cesser de vous aimer. Elle
„ sera constante & fidelle, je penche à
„ le croire ; mais qui vous répond
„ d'elle & qui lui répond de vous, tant
„ que vous ne vous êtes point mis à
„ l'épreuve ? Attendrez-vous, pour
„ cette épreuve qu'elle vous devienne
„ inutile ? Attendrez-vous pour vous
„ connoître, que vous ne puissiez plus
„ vous séparer ?

„ Sophie n'a pas dix-huit ans, à
„ peine en passez-vous vingt-deux ; cet
„ âge est celui de l'amour, mais non
„ celui du mariage. Quel pere & quelle
„ mere de famille ! Eh ! pour savoir
„ élever des enfans, attendez au moins
„ de cesser de l'être ! Savez-vous à
„ combien de jeunes personnes les fati-
„ gues de la grossesse supportées avant
„ l'âge ont affoibli la constitution,
„ ruiné la santé, abrégé la vie ? Savez-
„ vous combien d'enfans sont restés
„ languissans & foibles, faute d'avoir
„ été nourris dans un corps assez for-
„ mé ? Quand la mere & l'enfant crois-
„ sent à la fois, & que la substance
„ nécessaire à l'accroissement de cha-
„ cun des deux se partage, ni l'un ni
„ l'autre n'a ce que lui destinoit la na-
„ ture : comment se peut-il que tous
„ deux n'en souffrent pas ? Ou je con-
„ nois fort mal Emile, ou il aimera
„ mieux avoir une femme & des en-
„ fans robustes, que de contenter son
„ impatience aux dépens de leur vie &
„ de leur santé.

„ Parlons de vous. En aspirant à l'é-
„ tat d'époux & de pere, en avez-vous
„ bien médité les devoirs ? En deve-
„ nant chef de famille, vous allez de-

„ venir membre de l'Etat, & qu'eſt-ce „ qu'être membre de l'état, le ſavez- „ vous? ſavez-vous ce que c'eſt que „ gouvernement, loix, patrie? Savez- „ vous à quel prix il vous eſt permis „ de vivre, & pour qui vous devez „ mourir? Vous croyez avoir tout ap- „ pris, & vous ne ſavez rien encore. „ Avant de prendre une place dans „ l'ordre civil, apprenez à le con- „ noître & à ſavoir quel rang vous y „ convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie; je „ ne dis pas l'abandonner: ſi vous en „ étiez capable, elle ſeroit trop heu- „ reuſe de ne vous avoir point épouſé; „ il la faut quitter pour revenir digne „ d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain pour „ croire déjà la mériter. O combien il „ vous reſte à faire! Venez remplir „ cette noble tâche; venez apprendre „ à ſupporter l'abſence; venez gagner „ le prix de la fidélité, afin qu'à votre „ retour vous puiſſiez vous honorer de „ quelque choſe auprès d'elle, & de- „ mander ſa main, non comme une „ grace, mais comme une récom- „ penſe „.

Non encore exercé à lutter contre

lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas ; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre ; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte.... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait, rêve un moment, & puis me regardant avec assurance, il me dit; quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa Maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami? Pour moi, je le crois, c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle

prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & sois fidelle ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échapper un soupir en sa présence ; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter ; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son époux : qu'elle lui garde la même

fidélité qu'il aura pour elle & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point durant l'abſence réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & ſongez que dans deux ans ces devoirs ſeront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triſte jour, il faut ſe ſéparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embraſſe en recevant mes adieux; puis me prenant

à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. " J'ai tout fait pour vous complaire ; „ je savois que je traitois avec un „ homme d'honneur : il ne me reste „ qu'un mot à vous dire. Souvenez-„ vous que votre fleve a figné son „ contrat de mariage sur la bouche de „ ma fille „.

Quelle différence dans la contenance des deux amans ? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, & répete mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras ; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait ; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant ! Il

INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD

le voit, il le ſent, il en eſt navré : je l'entraîne avec peine : ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné ſi je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

ON demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant: de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot *peut-on être Perſan* me ſeroit

inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre, est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de

toute espece, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les voyageurs seroient sinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi ?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoit que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître

les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece, faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque Nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays ; il faut savoir voyager. Pour observer, il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres ; parce qu'ils ignorent

l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent que celui-là ne les frappe gueres ; c'eſt grand hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde, le François eſt celui qui voyage le plus, mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point : le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroit honorable au dernier. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois

ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guères que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album*

chez tous les Savans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les Anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les carac-

teres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations; point d'ambaſſadeurs ordinaires ou réſidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne: l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peu-

ples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays ; l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de la Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus forte-

& n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoit que les grands peuples, & les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraie, on les paie pour voir tel ou tel objet, qui, très-surement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire.

truire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion ? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers

ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile : ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ſes ſeules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes régles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour

voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague : l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer

tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa patrie, comme à la ſucceſſion de ſon pere : encore, le lieu de la naiſſance étant un don de la nature, céde-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reſte libre à ſes riſques en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple ; juſqu'ici vous avez vécu ſous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laiſſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille ; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire,

il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez ? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même.

Là-deſſus je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le commerce, ſoit dans les charges, ſoit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ſes mœurs, ſes ſentimens, ſa conduite, ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon tems & ſa perſonne ; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire de ſe louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des

autres reſſources, il ne vous les rend que plus néceſſaires ; car il entre auſſi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſaurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt toujours le plus honoré ; que ſi vous vous aviſez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne ſeront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force eſt-elle épuiſée ? ne ſais-je plus travailler ? Que

m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile! & dans quel lieu le choiſirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riche, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans

avoir besoin de faire mal à personne & sans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver ? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance ; c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre ; mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi ? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissans voisins, à des fripons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches ; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Na-

both. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſources dans un large grand chemin. Que ſi vous conſervez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conſerver auſſi vos richeſſes, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richeſſe & le crédit s'étayent mutuellement ; l'un ſe ſoutient toujours mal ſans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il eſt beau, pourtant, il eſt honnête, il vous rendroit heureux en effet ; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une propoſition à vous faire. Conſacrons les deux ans que nous avons pris juſqu'à votre retour, à choiſir un aſyle en Europe où vous puiſſiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réuſſiſſons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez

pas regret à votre tems. Si nous ne réuſſiſſons pas, vous ſerez guéri d'une chimere ; vous vous conſolerez d'un malheur inévitable, & vous vous ſoumettrez à la loi de la néceſſité.

Je ne ſais ſi tous mes Lecteurs appercevront juſqu'où va nous mener cette recherche ainſi propoſée ; mais je ſais bien que ſi, au retour de ſes voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas verſé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute eſpece, il faut que lui ou moi ſoyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique eſt encore à naître, & il eſt à préſumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'eſt qu'un enfant, & qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuye ſur des ſophiſmes, &

Grotius ſur des Poëtes : tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux ; il faut ſavoir ce qui doit être pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſcuter, de répondre à ces deux queſtions ; que m'importe ? &, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſurtout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient gueres, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires,

ni penſions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement ; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur ; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer : il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zele ; bien ſûr qu'en des recherches de cette eſpece, de grands talens ſont moins néceſſaires qu'un ſincere amour de la juſtice & un vrai reſpect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, ſelon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'obſerver, il faut ſe faire des regles pour ſes obſervations : il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle. Nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles ſeront ſuffiſamment réſolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons ſi les hommes naiſſent eſclaves ou libres, aſſociés ou indépendans, s'ils ſe réuniſſent volontairement ou par force; ſi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eſt ſurmontée par une autre; en ſorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans-cauſe? ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en ſorte qu'on ne ſoit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en ſoit diſpenſé ſi-tôt qu'on peut faire réſiſtance: droit

qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand-chose à la force, & ne seroit gueres qu'un jeu de mots?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, & par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser,

& ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere? car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Suppoſé que les peuples ſe fuſſent formés par choix, nous diſtinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons ſi s'étant ainſi ſoumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fuſſent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette ſorte de ſociété ne rentre pas toujours dans l'aſſociation libre & volontaire?

Paſſant enſuite au droit d'eſclavage,

nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans aucune eſpece de condition ? C'eſt-à-dire, s'il peut renoncer à ſa perſonne, à ſa vie, à ſa raiſon, à ſon *moi*, à toute moralité dans ſes actions, & ceſſer en un mot d'exiſter avant ſa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de ſa propre conſervation, & malgré ſa conſcience & ſa raiſon qui lui preſcrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abſtenir ?

Que s'il y a quelque réſerve, quelque reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre ſi-tôt qu'ils s'eſtiment lézés ?

Que ſi donc un eſclave ne peut s'a-

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage, fondé ſur le droit de ſouveraineté, n'en ſeroit pas le principe.

liéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner ſans réſerve à ſon chef ; & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contrat par ſon maître, comment le peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contrat par ſon chef ?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons ſi pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons ?

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le peuple eſt un peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel ſinon le contrat ſocial ? Le contrat ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé, pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique* : lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation ; renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport; ſavoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul

n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes; savoir, chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part si-tôt qu'il se croit lézé?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que, selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où

il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous, ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique; parce que la léſion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme ſujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes, raiſonnables & ſans danger, des engagemens qui ſans cela ſeroient abſurdes, tyranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment cha-

que homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : ſi-tôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les ſujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette vo-

Nous examinerons s'il eſt poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté pour en revêtir un homme ou pluſieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas ſouverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'eſſence de la ſouveraineté conſiſtant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'aſſurer qu'une volonté particuliere ſera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt préſumer qu'elle y ſera ſouvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord ſeroit poſſible, il ſuffiroit qu'il ne fût pas néceſſaire & indeſtructible pour que le droit ſouverain n'en pût réſulter.

Nous rechercherons ſi, ſans violer le pacte ſocial, les chefs du peuple, ſous quelque nom qu'ils ſoient élus, peuvent jamais être autre choſe que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? ſi ces chefs ne lui doivent pas compte de leur adminiſtration, & ne ſont pas ſoumis eux-mêmes

mêmes aux loix qu'ils ſont chargés de faire obſerver ?

Si le peuple ne peut aliéner ſon droit ſuprême, peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut ſe donner un maître, peut-il ſe donner des repréſentans ? Cette queſtion eſt importante & mérite diſcuſſion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni repréſentans, nous examinerons comment il peut porter ſes loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer ſouvent ; s'il eſt aiſé qu'un grand peuple ſoit ſon propre Légiſlateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il eſt bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il ſuit des conſidérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de pluſieurs membres eſt chargé de l'adminiſtration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magiſtrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par

les hommes qui le compoſent s'appelle *Prince*, & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſidérons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Sou-

verain eſt au Sujet comme dix mille à un : c'eſt-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour ſa part que la dix millieme partie de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le peuple ſoit compoſé de cent mille hommes ; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que ſon ſuffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainſi le ſujet reſtant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raiſon du nombre des Citoyens. D'où il ſuit, que plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres ſe rapportent à la volonté générale, c'eſt-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépoſitaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuſer, plus le Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à ſon tour pour contenir le gouvernement.

Il ſuit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'eſt point

une idée arbitraire, mais une conſéquence de la nature de l'Etat. Il ſuit encore que l'un des extrêmes, ſavoir le peuple étant fixe, toutes les fois que la raiſon doublée augmente ou diminue, la raiſon ſimple augmente ou diminue à ſon tour; ce qui ne peut ſe faire ſans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conſéquence, qu'il n'y a pas une conſtitution de gouvernement unique & abſolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi par une analogie aſſez évidente, on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat trois volontés eſſentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier; ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte unique-

ment au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie ; en troiſieme lieu, la volonté du peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'Etat conſidéré comme le tout, que par rapport au gouvernement conſidéré comme partie du tout. Dans une légiſlation parfaite, la volonté particuliere & individuelle doit être preſque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-ſubordonnée, & par conſéquent la volonté générale & ſouveraine eſt la regle de toutes les autres. Au contraire, ſelon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à meſure qu'elles ſe concentrent ; la volonté générale eſt toujours la plus foible ; la volonté de corps a le ſecond rang, & la volonté particuliere eſt préférée à tout. En ſorte que chacun eſt premierement ſoi-même, & puis Magiſtrat, & puis Citoyen. Gradation directement oppoſée à celle qu'exige l'ordre ſocial.

Cela poſé, nous ſuppoſerons le gouvernement entre les mains d'un ſeul

homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont inconteſtables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction par-

ticuliere de gouvernement ; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue : mais l'Etat reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il eſt dépoſitaire de celle de l'Etat que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, ſans que ſa force puiſſe augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus le peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en pre-

mier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de Citoyens Magiſtrats que de Citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Democratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres: la Royauté même admet quelquefois un par-

tage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de Gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la

Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale. Si les individus ſoumis aux loix & aux

---

Nation; les autres n'étant que leurs Sujets en telle ou telle partie.

hommes ; tandis que les sociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs ? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum ?* N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre ; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité ?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque État son maitre au-dedans, l'arme au-dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté ?

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé

une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entre eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable, & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dit en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois; & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protésilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne désire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que

Télémaque & Mentor ſont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oiſif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne ſerions plus bienfaiſans; ſi nous étions Rois & bienfaiſans, nous ferions ſans le ſavoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & ſages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, ſeroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la mènent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils ſont Savans & Gens de Lettres, ils lui font paſſer ſon tems à courir des Bibliotheques, à viſiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles inſcriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre ſiecle, c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en ſorte qu'après avoir à grands frais paſ-

couru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie

& les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice, qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange : c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs : car ſi elle ſe

faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage; cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté re-

tive du gouvernement & des loix ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre maniere ; c'eſt-à-dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puiſſant des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un état & font ſa foibleſſe ; la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent ſans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que dans ce ſiecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir, que la France ſeroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le

peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat, mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre,

il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées, paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les

grandes Villes où regne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus ſûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt gueres à craindre pour mon Emile ; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne ſait plus ce que peut le véritable amour ſur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiſſant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il ſoit débauché. Il eſt aiſé d'en impoſer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaſtement ſans amour ; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui diſe avoir ainſi paſſé ſa jeuneſſe, & qui ſoit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence ; moi je cherche la réalité ; & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir,

d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggérée.

J'étois à Veniſe, en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ſes lettres de la poſte. Il les lit, & puis en relit une tout haut à ſon Eleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien ; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put afin qu'on ne s'en apperçût pas : ſurpris de ce caprice, je le regarde au viſage & crois y voir de l'émotion ; mais les ſignes extérieurs des paſſions, quoiqu'aſſez ſemblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, ſur leſquelles il eſt facile de ſe tromper. Les Peuples ont divers langages ſur le viſage, auſſi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de ſon Eleve, qu'il cachoit pourtant de ſon mieux, je lui dis ; peut-on ſavoir ce que cela ſignifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

" Luci ne quitte point les manchettes de Lord John. Miss Betti Roldham vint hier passer l'après-midi avec elle & voulut à toute force travailler à son ouvrage. Sachant que Luci s'étoit levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce qu'elle faisoit, & je l'ai trouvée occupée à défaire tout ce qu'avoit fait hier Miss Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans son présent, un seul point d'une autre main que la sienne ".

M. John sortit un moment après pour

prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur ; vous avez un Eleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle point arrangée ? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins ; j'y ai mis de la ſimplicité, du zele, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci, c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hoſpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ſerai pas fâché qu'il cultive ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eſt

toujours

toujours agréable d'avoir des correſpondances dans les pays éloignés, c'eſt une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce déſintéreſſé de gens ſenſés qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont: de retour chez eux ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APRÈS avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

" A quoi je me fixe ! A rester tel
„ que vous m'avez fait être, & à n'a-
„ jouter volontairement aucune autre
„ chaîne à celle dont me chargent la
„ nature & les loix. Plus j'examine
„ l'ouvrage des hommes dans leurs ins-
„ titutions, plus je vois qu'à force de
„ vouloir être indépendans ils se font
„ esclaves, & qu'ils usent leur liberté

„ même en vains efforts pour l'assurer.
„ Pour ne pas céder au torrent des
„ choses, ils se font mille attachemens;
„ puis si-tôt qu'ils veulent faire un pas
„ ils ne peuvent, & sont étonnés de
„ tenir à tout. Il me semble que pour
„ se rendre libre on n'a rien à faire,
„ il suffit de ne pas vouloir cesser de
„ l'être. C'est vous, ô mon maître,
„ qui m'avez fait libre en m'apprenant
„ à céder à la nécessité. Qu'elle vienne
„ quand il lui plaît, je m'y laisse en-
„ traîner sans contrainte, & comme je
„ ne veux pas la combattre, je ne
„ m'attache à rien pour me retenir.
„ J'ai cherché dans nos voyages si je
„ trouverois quelque coin de terre où
„ je pusse être absolument mien; mais
„ en quel lieu parmi les hommes ne
„ dépend-on plus de leurs passions?
„ Tout bien examiné, j'ai trouvé que
„ mon souhait même étoit contradic-
„ toire; car dussé-je ne tenir à autre
„ chose, je tiendrois au moins à la
„ terre où je me serois fixé: ma vie
„ seroit attachée à cette terre com-
„ me celle des Dryades l'étoit à leurs
„ arbres; j'ai trouvé qu'empire & li-
„ berté étant deux mots incompati-
„ bles, je ne pouvois être maître d'une

„ chaumiere qu'en ceſſant de l'être de „ moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

„ Je me ſouviens que mes biens fu-„ rent la cauſe de nos recherches. Vous „ prouviez très-ſolidement que je ne „ pouvois garder à la fois ma richeſſe „ & ma liberté, mais quand vous vou-„ liez que je fuſſe à la fois libre & „ ſans beſoins, vous vouliez deux cho-„ ſes incompatibles, car je ne ſaurois „ me tirer de la dépendance des hom-„ mes, qu'en rentrant ſous celle de la „ nature. Que ferai-je donc avec la „ fortune que mes parens m'ont laiſ-„ ſée ? Je commencerai par n'en point „ dépendre ; je relâcherai tous les liens „ qui m'y attachent : ſi on me la laiſ-„ ſe, elle me reſtera ; ſi on me l'ôte, „ on ne m'entraînera point avec elle. „ Je ne me tourmenterai point pour la „ retenir, mais je reſterai ferme à ma „ place. Riche ou pauvre je ſerai libre. „ Je ne le ſerai point ſeulement en tel „ pays, en telle contrée, je le ſerai par „ toute la terre. Pour moi, toutes les „ chaînes de l'opinion ſont briſées, je „ ne connois que celles de la néceſſité. „ J'appris à les porter dès ma naiſ-

„ fance & je les porterai juſqu'à la
„ mort, car je ſuis homme; & pour-
„ quoi ne ſaurois-je pas les porter
„ étant libre, puiſqu'étant eſclave il
„ les faudroit bien porter encore, &
„ celles de l'eſclavage pour ſurcroît?

„ Que m'importe ma condition ſur
„ la terre? que m'importe où que je
„ ſois? par-tout où il y a des hommes,
„ je ſuis chez mes freres; par-tout où
„ il n'y en a pas, je ſuis chez moi.
„ Tant que je pourrai reſter indépen-
„ dant & riche, j'ai du bien pour vi-
„ vre & je vivrai. Quand mon bien
„ m'aſſujettira, je l'abandonnerai ſans
„ peine; j'ai des bras pour travailler,
„ & je vivrai. Quand mes bras me
„ manqueront, je vivrai ſi l'on me
„ nourrit, je mourrai ſi l'on m'aban-
„ donne; je mourrai bien auſſi quoi-
„ qu'on ne m'abandonne pas, car la
„ mort n'eſt pas une peine de la pau-
„ vreté, mais une loi de la nature.
„ Dans quelque tems que la mort
„ vienne, je la défie; elle ne me ſur-
„ prendra jamais faiſant des prépara-
„ tifs pour vivre; elle ne m'empêchera
„ jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me
„ fixe. Si j'étois ſans paſſions, je ſe-

„ rois, dans mon état d'homme indé-
„ pendant comme Dieu même, puis-
„ que ne voulant que ce qui eſt, je
„ n'aurois jamais à lutter contre la deſ-
„ tinée. Au moins, je n'ai qu'une chaî-
„ ne, c'eſt la ſeule que je porterai ja-
„ mais, & je puis m'en glorifier. Ve-
„ nez donc, donnez-moi Sophie, & je
„ ſuis libre.

„ Cher Emile, je ſuis bien aiſe d'en-
„ tendre ſortir de ta bouche des diſ-
„ cours d'homme, & d'en voir les ſen-
„ timens dans ton cœur. Ce déſinté-
„ reſſement outré ne me déplaît pas à
„ ton âge. Il diminuera quand tu auras
„ des enfans, & tu ſeras alors préci-
„ ſément ce que doit être un bon pere
„ de famille & un homme ſage. Avant
„ tes voyages, je ſavois quel en ſeroit
„ l'effet; je ſavois qu'en regardant de
„ près nos inſtitutions tu ſerois bien
„ éloigné d'y prendre la confiance
„ qu'elles ne méritent pas. C'eſt en
„ vain qu'on aſpire à la liberté ſous la
„ ſauve-garde des loix. Des loix! où eſt-
„ ce qu'il y en a, & où eſt-ce qu'elles
„ ſont reſpectées? Par-tout tu n'as vu
„ régner ſous ce nom que l'intérêt par-
„ ticulier & les paſſions des hommes.
„ Mais les loix éternelles de la nature

„ & de l'ordre exiſtent. Elles tiennent
„ lieu de loi poſitive au ſage ; elles
„ ſont écrites au fond de ſon cœur par
„ la conſcience & par la raiſon ; c'eſt
„ à celles-là qu'il doit s'aſſervir pour
„ être libre, & il n'y a d'eſclave que
„ celui qui fait mal, car il le fait tou-
„ jours malgré lui. La liberté n'eſt dans
„ aucune forme de gouvernement,
„ elle eſt dans le cœur de l'homme li-
„ bre, il la porte par-tout avec lui.
„ L'homme vil porte par-tout la ſervi-
„ tude. L'on ſeroit eſclave à Geneve,
„ & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Ci-
„ toyen, tu me demanderois peut-être
„ où eſt la patrie, & tu croirois m'a-
„ voir confondu. Tu te tromperois,
„ pourtant, cher Emile, car qui n'a
„ pas une patrie a du moins un pays.
„ Il y a toujours un gouvernement &
„ des ſimulacres de loix ſous leſquels
„ il a vécu tranquille. Que le contrat
„ ſocial n'ait point été obſervé, qu'im-
„ porte, ſi l'intérêt particulier l'a pro-
„ tégé comme auroit fait la volonté
„ générale, ſi la violence publique l'a
„ garanti des violences particulieres,
„ ſi le mal qu'il a vu faire lui a fait
„ aimer ce qui étoit bien, & ſi nos inſ-

„ titutions mêmes lui ont fait connoî-
„ tre & haïr leurs propres iniquités ?
„ O Emile ! où eſt l'homme de bien qui
„ ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il
„ ſoit, il lui doit ce qu'il y a de plus
„ précieux pour l'homme, la moralité
„ de ſes actions & l'amour de la vertu.
„ Né dans le fond d'un bois, il eût
„ vécu plus heureux & plus libre;
„ mais n'ayant rien à combattre pour
„ ſuivre ſes penchans il eût été bon
„ ſans mérite, il n'eût point été ver-
„ tueux, & maintenant il ſait l'être
„ malgré ſes paſſions. La ſeule appa-
„ rence de l'ordre le porte à le con-
„ noître, à l'aimer. Le bien public,
„ qui ne ſert que de prétexte aux au-
„ tres, eſt pour lui ſeul un motif réel.
„ Il apprend à ſe combattre, à ſe vain-
„ cre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt
„ commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne
„ tire aucun profit des loix; elles lui
„ donnent le courage d'être juſte,
„ même parmi les méchans. Il n'eſt pas
„ vrai qu'elles ne l'ont pas rendu li-
„ bre, elles lui ont appris à régner
„ ſur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe
„ où que je ſois? Il t'importe d'être
„ où tu peux remplir tous tes devoirs,

„ & l'un de ces devoirs eſt l'attache-
„ ment pour le lieu de ta naiſſance.
„ Tes compatriotes te protégerent en-
„ fant, tu dois les aimer étant homme.
„ Tu dois vivre au milieu d'eux, ou
„ du moins en lieu d'où tu puiſſes leur
„ être utile autant que tu peux l'être,
„ & où ils ſachent où te prendre ſi
„ jamais ils ont beſoin de toi. Il y a
„ telle circonſtance où un homme peut
„ être plus utile à ſes concitoyens hors
„ de ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon
„ ſein. Alors il doit n'écouter que ſon
„ zele & ſupporter ſon exil ſans mur-
„ mure; cet exil même eſt un de ſes
„ devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui
„ rien n'impoſe ces douloureux ſacri-
„ fices, toi qui n'as pas pris le triſte
„ emploi de dire la vérité aux hom-
„ mes, va vivre au milieu d'eux, cul-
„ tive leur amitié dans un doux com-
„ merce, ſois leur bienfaiteur, leur
„ modele : ton exemple leur ſervira
„ plus que tous nos livres, & le bien
„ qu'ils te verront faire les touchera
„ plus que tous nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'al-
„ ler vivre dans les grandes Villes; au
„ contraire, un des exemples que les
„ bons doivent donner aux autres eſt

„ celui de la vie patriarchale & champêtre, la premiere vie de l'homme, „ la plus paisible, la plus naturelle, „ & la plus douce à qui n'a pas le cœur „ corrompu. Heureux, mon jeune ami, „ le pays où l'on n'a pas besoin d'aller „ chercher la paix dans un désert! „ Mais où est ce pays? Un homme „ bienfaisant satisfait mal son penchant „ au milieu des villes, où il ne trouve „ presque à exercer son zele que pour „ des intrigans ou pour des fripons. „ L'accueil qu'on y fait aux fainéans „ qui viennent y chercher fortune, ne „ fait qu'achever de dévaster le pays, „ qu'au contraire il faudroit repeupler „ aux dépens des villes. Tous les hommes qui se retirent de la grande société sont utiles précisément parce „ qu'ils s'en retirent, puisque tous ses „ vices lui viennent d'être trop nombreuse. Ils sont encore utiles lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux „ déserts la vie, la culture, & l'amour „ de leur premier état. Je m'attendris „ en songeant combien de leur simple „ retraite Emile & Sophie peuvent répandre de bienfaits autour d'eux; „ combien ils peuvent vivifier la campagne & ranimer le zele éteint de

„ l'infortuné villageois. Je crois voir
„ le peuple ſe multiplier, les champs
„ ſe fertiliſer, la terre prendre une
„ nouvelle parure, la multitude & l'a-
„ bondance transformer les travaux en
„ fêtes, les cris de joie & les bénédic-
„ tions s'élever du milieu des jeux au-
„ tour du couple aimable qui les a
„ ranimés. On traite l'âge d'or de chi-
„ mere, & c'en ſera toujours une pour
„ quiconque a le cœur & le goût gâ-
„ tés. Il n'eſt pas même vrai qu'on le
„ regrette, puiſque ces regrets ſont
„ toujours vains. Que faudroit-il donc
„ pour le faire renaître? Une ſeule choſe,
„ mais impoſſible; ce ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déjà renaître autour de
„ l'habitation de Sophie; vous ne ferez
„ qu'achever enſemble ce que ſes di-
„ gnes parens ont commencé. Mais,
„ cher Emile, qu'une vie ſi douce ne
„ te dégoûte pas des devoirs pénibles,
„ ſi jamais ils te ſont impoſés: ſou-
„ viens-toi que les Romains paſſoient
„ de la charrue au Conſulat. Si le
„ Prince ou l'état t'appelle au ſervice
„ de la patrie, quitte tout pour aller
„ remplir, dans le poſte qu'on t'aſſigne,
„ l'honorable fonction de Citoyen. Si
„ cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt

„ un moyen honnête & sûr de t'en affranchir ; c'est de la remplir avec „ assez d'intégrité pour qu'elle ne te „ soit pas long-tems laissée. Au reste, „ crains peu l'embarras d'une pareille „ charge : tant qu'il y aura des hommes de ce siecle, ce n'est pas toi „ qu'on viendra chercher pour servir „ l'Etat „.

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche ? Non, je sens aussi-bien que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaine indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains: ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire! ô foiblesse humaine! Le sentiment du bonheur écrase l'homme; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire

en tout autre tems, leur ſont très-ſurement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des diſcours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouiſſe de tous les jours de la vie, leur en laiſſerai-je perdre un ſi précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le ſavourent, qu'il ait pour eux ſes voluptés. Je les arrache à la foule indiſcrete qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'eſt pas ſeulement à leurs oreilles que je veux parler, c'eſt à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel eſt le ſujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe ; je vois dans vos yeux qu'elle eſt à ſon dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres pro-

teſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir ? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible ?

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, &, que, quant à lui, celle-là lui ſuffit. Sophie approuve, & paroît tout auſſi confiante. Cependant à travers ſon air de raillerie je crois démêler un peu de curioſité. J'examine Emile ; ſes yeux ardens dévorent les charmes de ſon épouſe : c'eſt la ſeule choſe dont il ſoit curieux, & tous mes propos ne l'embarraſſent gueres. Je ſouris à mon tour en diſant en moi-

même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent gueres. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-je ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. En effet, dit Emile en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne pensez, peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoit point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la

force qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits ? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plait.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne ; ſoyez amant heureux, mais reſpectueux ; obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je ſais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicateſſe & du véritable amour, l'amant ſe trompe-t-il ſur la volonté ſecrete ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuſer ? Que chacun des deux, toujours maître de ſa perſonne & de ſes careſſes, ait droit de ne les diſpenſer à l'autre qu'à ſa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir

eſt partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la ſatiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront aſſez.

A ces propos & d'autres ſemblables Emile ſe fâche, ſe récrie ; Sophie honteuſe tient ſon éventail ſur ſes yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'eſt pas celui qui ſe plaint le plus. J'inſiſte impitoyablement : je fais rougir Emile de ſon peu de délicateſſe ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour ſa part le traité. Je la provoque à parler, on ſe doute bien qu'elle n'oſe me démentir. Emile inquiet conſulte les yeux de ſa jeune épouſe : il les voit, à travers leur embarras, plein d'un trouble voluptueux qui le raſſure contre le riſque de la confiance. Il ſe jette à ſes pieds, baiſe avec tranſport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promiſe, il renonce à tout autre droit ſur elle. Sois, lui dit-il, chere épouſe, l'arbitre de mes plaiſirs comme tu l'es de mes jours & de ma deſtinée. Dût ta cruauté me coûter la vie,

je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir ? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous Sophie, qu'en dites-vous ? Faut-il que je l'emmene ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain.... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus

doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſurlendemain, j'apperçois déjà quelque changement de ſcene. Emile veut paroître un peu mécontent: mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Emile; elle lui

fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier, j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amérement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, rassurez-vous ; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne la prodiguera à personne, il la conservera long-tems pour vous.

Il faut, ma chere enfant, que je

„ vous explique mes vues dans la con-
„ verſation que nous eûmes tous trois
„ avant-hier. Vous n'y avez peut-être
„ apperçu qu'un art de ménager vos
„ plaiſirs pour les rendre durables. O
„ Sophie ! elle eut un autre objet plus
„ digne de mes ſoins. En devenant
„ votre époux, Emile eſt devenu votre
„ chef ; c'eſt à vous d'obéir, ainſi l'a
„ voulu la Nature. Quand la femme
„ reſſemble à Sophie, il eſt pourtant
„ bon que l'homme ſoit conduit par
„ elle ; c'eſt encore une loi de la Na-
„ ture ; & c'eſt pour vous rendre au-
„ tant d'autorité ſur ſon cœur, que ſon
„ ſexe lui en donne ſur votre perſon-
„ ne, que je vous ai fait l'arbitre de
„ ſes plaiſirs. Il vous en coûtera des
„ privations pénibles, mais vous ré-
„ gnerez ſur lui, ſi vous ſavez régner
„ ſur vous ; & ce qui s'eſt déjà paſſé
„ me montre que cet art difficile n'eſt
„ pas au-deſſus de votre courage. Vous
„ régnerez long-tems par l'amour, ſi
„ vous rendez vos faveurs rares & pré-
„ cieuſes, ſi vous ſavez les faire va-
„ loir. Voulez-vous voir votre mari
„ ſans ceſſe à vos pieds ? tenez-le
„ toujours à quelque diſtance de votre
„ perſonne. Mais dans votre ſévérité

„ mettez de la modeſtie, & non pas du
„ caprice ; qu'il vous voye réſervée,
„ & non pas fantaſque ; gardez qu'en
„ ménageant ſon amour, vous ne le
„ faſſiez douter du vôtre. Faites-vous
„ chérir par vos faveurs, & reſpecter
„ par vos refus ; qu'il honore la chaſ-
„ teté de ſa femme, ſans avoir à ſe
„ plaindre de ſa froideur.

„ C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous
„ donnera ſa confiance, qu'il écoutera
„ vos avis, qu'il vous conſultera dans
„ ſes affaires, & ne réſoudra rien ſans
„ en délibérer avec vous. C'eſt ainſi que
„ vous pouvez le rappeller à la ſageſ-
„ ſe, quand il s'égare, le ramener par
„ une douce perſuaſion, vous rendre
„ aimable pour vous rendre utile ;
„ employer la coquetterie aux intérêts
„ de la vertu, & l'amour au profit de
„ la raiſon.

„ Ne croyez pas avec tout cela, que
„ cet art même puiſſe vous ſervir tou-
„ jours. Quelque précaution qu'on
„ puiſſe prendre, la jouiſſance uſe les
„ plaiſirs, & l'amour avant tous les
„ autres. Mais quand l'amour a duré
„ long-tems, une douce habitude en
„ remplit le vuide, & l'attrait de la
„ confiance ſuccede aux tranſports de

la

„ la paſſion. Les enfans forment entre „ ceux qui leur ont donné l'être, une „ liaiſon non moins douce & ſouvent „ plus forte que l'amour même. Quand „ vous ceſſerez d'être la maîtreſſe d'E- „ mile, vous ſerez ſa femme & ſon „ amie; vous ſerez la mere de ſes en- „ fans. Alors, au lieu de votre pre- „ miere réſerve, établiſſez entre vous „ la plus grande intimité; plus de lit- „ à-part, plus de refus, plus de ca- „ price. Devenez tellement ſa moitié, „ qu'il ne puiſſe plus ſe paſſer de vous, „ & que ſi-tôt qu'il vous quitte, il ſe „ ſente loin de lui-même. Vous qui „ ſîtes ſi bien régner les charmes de „ la vie domeſtique dans la maiſon pa- „ ternelle, faites les régner ainſi dans la „ vôtre. Tout homme qui ſe plaît dans „ ſa maiſon, aime ſa femme. Souvenez- „ vous que ſi votre époux vit heureux „ chez lui, vous ſerez une femme heu- „ reuſe.

„ Quant à préſent, ne ſoyez pas ſi „ ſévere à votre amant: il a mérité plus „ de complaiſance; il s'offenſeroit de „ vos alarmes; ne ménagez plus ſi fort „ ſa ſanté aux dépens de ſon bonheur, „ & jouiſſez du vôtre. Il ne faut point „ attendre le dégoût, ni rebuter le de-

„ sir ; il ne faut point refuser pour re-
„ fuser, mais pour faire valoir ce qu'on
„ accorde „.

Ensuite les réuniſſant, je dis devant elle à son jeune époux : il faut bien supporter le joug qu'on s'eſt imposé. Méritez qu'il vous soit rendu léger. Sur-tout, sacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun se doute aiſément des conditions. Le traité se signe par un baiſer ; après quoi je dis à mon Eleve : Cher Emile, un homme a beſoin toute sa vie de conseil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à préſent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici désormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire se calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me sens saiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur ! Com-

bien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs ! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent ! de combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! Ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant : mon maître, félicitez votre enfant, il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele, & que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux soit jamais rempli par

un autre que moi, dussé-je aussi-bien choisir pour lui, qu'on a choisi pour moi-même : mais restez le maitre des jeunes maitres. Conseillez-nous, gouvernez-nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai, j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & reposez-vous ; il en est tems.

FIN.

EMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

AVIS

DES ÉDITEURS

Sur le Fragment qui suit.

IL faut en convenir, les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. Rousseau se proposa dans son Traité de l'Éducation; *l'Ouvrage suivant étoit destiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisageroit pas sans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvoient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan étoit beau, l'exé-*

*cution en auroit été auſſi intéreſſante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la juſtifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à ſa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ſes Confeſſions.*

Nous donnons au Public le ſeul morceau qu'il en ait écrit, & nous le diſons ſans détour ; nous le donnons avec une ſorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous préſente eſt empreint du génie de ſon ſublime Auteur, & plus il eſt révoltant. Emile *déſeſpéré,* Sophie *avilie ! Qui pourroit ſupporter ces odieuſes images ! J'ai du moins la reſſource des larmes, quand je vois la vertu malheureuſe gémir ; mais que me reſte-t-il quand elle eſt en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il eſt vrai cependant que les éducations auſteres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation ſeule de* Sophie *doit faire des filles vertueuſes ; mais des filles vertueuſes deviennent-elles des épouſes perfides & parjures ? Gardons-nous d'imputer à M.*

ROUSSEAU ces contradictions : Nous le ſavons ; elles n'exiſtoient point dans ſon plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même ſon plus bel ouvrage ? Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaiſons firent ſes fautes & ſes malheurs : une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus, ſans altérer ſon ame pure, ſurprit ſa ſimplicité : un breuvage empoiſonné n'égara ſes ſens qu'en troublant ſa raiſon ; l'infortunée cédoit à ſon époux, en ſe livrant au vil ſéducteur qui outrageoit ſon innocence ; elle ſuccomba comme* Clariſſe, *& ſe releva plus ſublime qu'elle. Mais ſi* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne falloit-il pas que* Sophie *fût infidelle ? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en ſéparer ? Les hommes.... La mort... Non : le crime ſeul de* Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU n'a-t-il pas achevé ces triſtes récits ? Pourquoi ce long tiſſu d'objets funeſtes, de traverſes, de calamités, de fautes, de remords, de déſeſpoir & de repentir, ne nous a-t-il pas conduit: à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du ſort, des hommes & d'eux-mêmes, Emile & Sophie, *ivres d'amour &*

brillans de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.

Quel cœur flétri par le ſentiment de leurs peines, ne ſe ſeroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laiſſons point effacer la mémoire, après les avoir rendus ſi charmans. Rappellons leurs tranſports, leurs délices; rappellons juſqu'à leurs traverſes, juſqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon déſeſpoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont ſi bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas ſouffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas déteſté ſa vie & n'avoir pas vécu!*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaiſirs qui vous ont abſorbés!

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous ſommes ſeuls ſur la terre, &

que le genre humain n'eſt plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je vivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je paſſe avec toi, je n'en aurois jamais aſſez pour goûter ma félicité !*

EMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ETOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naiſſante ajoutoit les charmes de la tendreſſe paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieilleſſe & une mort paiſible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'eſt devenu ce tems heureux de jouiſſance & d'eſpérance, où l'avenir embelliſſoit le préſent; où

mon cœur ivre de ſa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un ſiecle de félicité ? Tout s'eſt évanoui comme un ſonge ; jeune encore, j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, juſqu'au commerce de mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs, mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : j'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes ?

Hélas ! où que vous ſoyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous ſans ceſſe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos ſoins qu'après que la dure néceſſité m'a ſi cruellement fait ſentir ſes coups & m'a tout ôté excepté moi. Je ſuis ſeul, j'ai tout perdu, mais je me reſte, & le déſeſpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'eſpérer. Sans doute ils périront ſans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils ſont écrits, je les raſſemble, je les lie, je les continue, & c'eſt à vous que je les adreſſe : c'eſt à vous que je veux tracer ces précieux ſouvenirs qui nourriſſent & navrent mon cœur ; c'eſt à vous que je veux rendre compte de moi, de mes ſentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaiſirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puiſſe déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naiſſance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés,

passés dans la liberté, dans la joie, ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas ! Si je fusse mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets !

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions, je formois ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres, fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois sur des principes vrais & simples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenois à trouver le troisieme : pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoître ; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la premiere sagesse

eſt de vouloir ce qui eſt, & de régler ſon cœur ſur ſa deſtinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me diſiez-vous; tout le reſte eſt de néceſſité. Celui qui lutte le plus contre ſon ſort eſt le moins ſage & toujours le plus malheureux; ce qu'il peut changer à ſa ſituation le ſoulage moins que le trouble intérieur qu'il ſe donne pour cela ne le tourmente. Il réuſſit rarement, & ne gagne rien à réuſſir. Mais quel être ſenſible peut vivre toujours ſans paſſions, ſans attachemens? Ce n'eſt pas un homme; c'eſt une brute ou c'eſt un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choſes, vous m'apprîtes du moins à les choiſir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui ſont mes ſemblables, à étendre, pour ainſi dire, le moi humain ſur toute l'humanité, & à me préſerver ainſi des viles paſſions qui le concentrent.

Quand mes ſens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les ſentimens; c'eſt par l'imagination qui les anime que j'appris à les ſubjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoî-

tre ; cet amour préſervoit mon cœur des pieges du vice, il y portoit le goût des choſes belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les ſaintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je ſentis l'empire de ſes charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de raviſſant dans une ame pénétra la mienne d'un ſentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer ſans ceſſe & remplir déſormais tout mon être ! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets ! ſouhaits inutiles ! Tout eſt diſparu, tout eſt diſparu ſans retour . . . Après tant d'ardens ſoupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille poſſeſſion un bonheur d'une autre eſpece, mais non moins vrai que dans le délire des deſirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantereſſe. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtreſſe, ma femme ; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute eſ-

pece étoient inépuiſables, chaque inſtant ſembloit les renouveller, & le dernier jour de ſa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouſe adorée & les chers fruits de ſa tendreſſe; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation ſemblable à la mienne, & ma fille, ſous les yeux de ſa mere eût appris à lui reſſembler. Toutes mes affaires ſe bornoient au ſoin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuſe félicité! trois fois j'ai ſenti ton inconſtance. Ton terme n'eſt qu'un point, & lorſqu'on eſt au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paiſible que nous menions enſemble, comment mes empreſſemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaiſiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le ſentois, j'en étois ſûr. Vous paroiſſiez heureux de mon bonheur; les tendres careſſes de Sophie ſembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaiſiez avec nous, & vous nous quit-

tâtes ! Sans votre retraite je ſerois heureux encore ; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ſes yeux. Sa mere, vertueuſe & chérie vivroit elle-même dans les bras de ſon époux. Retraite funeſte, qui m'a livré ſans retour aux horreurs de mon ſort ? non, jamais ſous vos yeux le crime & ſes peines n'euſſent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel ceſſa de bénir une maiſon que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions ſe ſuccédoient ſans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, & enfin ſa fille, ſa charmante fille qu'elle avoit tant delirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit ſuivre. A ce dernier coup ſa conſtance ébranlée acheva de l'abandonner. Juſqu'à ce tems, contente & paiſible dans ſa ſolitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie ; elle n'avoit point armé contre les coups du ſort cette ame ſenſible & facile à s'affecter. Elle ſentit ces pertes comme on ſent ſes premiers malheurs : auſſi ne furent-elles que les commencemens

des mêtres. Rien ne pouvoit tarir ſes pleurs ; la mort de ſa fille lui fit ſentir plus vivement celle de ſa mere : elle appelloit ſans ceſſe l'une ou l'autre en gémiſſant ; elle faiſoit retentir de leurs noms & de ſes regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes careſſes : tous les objets qui les lui rappelloient aigriſſoient ſes douleurs ; je réſolus de l'éloigner de ces triſtes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi juſqu'alors : je lui propoſai d'y ſuivre une amie qu'elle s'étoit faite au voiſinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec ſon mari. Elle y conſentit pour ne point ſe ſéparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chere pour chercher à la calmer. Partager ſes regrets, pleurer avec elle étoit la ſeule conſolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me ſentis frappé d'une impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoit trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'ef-

frayois d'expoſer une union ſi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiſſois en regardant la triſte Sophie, de ſonger que j'entrainois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont ſe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, ſûr d'elle & de moi, je mépriſois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preſſentiment; en m'en laiſſant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas! je n'imaginois pas le voir ſi-tôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſſâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné? Vous avez trop ſçu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imi-

lation contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois sçu dédaigner? Qu'il est différent de voir les choses distrait par d'autres objets ou seulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la possédois, & son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections

s'étoient attiédies : j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même ; tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit & faisoit la plénitude de mon existence, en se détachant peu-à-peu de moi sembloit m'en détacher moi-même, & ne laissoit plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vuide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroissoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir ? Comment décrirois-je un si déplorable égarement ? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche ; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop

accablant, trop horrible à mon ſouvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahiſons, d'une fauſſe amitié, inconſtance & foibleſſe humaine, qui de nous eſt à votre épreuve? Ah! ſi Sophie a ſouillé ſa vertu, quelle femme oſera compter ſur la ſienne? Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui put revenir de ſi loin à tout ce qu'elle fut auparavant?

C'eſt de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus: je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & ſert à lier les événemens.

Sophie conſolée, ou plutôt diſtraite par ſon amie & par les ſociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite: elle avoit oublié ſes pertes & preſque ce qui lui étoit reſté. Son fils en grandiſſant alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en paſſer. Moi-même je n'étois plus ſon Emile, je n'étois que ſon mari, & le mari d'une honnête femme.

dans les grandes Villes eſt un homme avec qui l'on garde en public toutes ſortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent inſenſiblement. Chacun des deux penſoit ſe mettre à ſon aiſe loin de la perſonne qui avoit droit d'inſpection ſur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton du monde nous avoit diviſés, & nos cœurs ne ſe rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voiſins de Campagne & amis de Ville qui nous réuniſſent quelquefois. La femme, après m'avoir fait ſouvent des agaceries auxquelles je ne réſiſtois pas toujours ſans peine ſe rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inſéparable. Le mari vivoit fort lié avec ſon épouſe, & par conſéquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune ſur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un ſur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en ſe paſſant tous leurs goûts ſans contrainte,

&

& ne s'offenſant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, ſur toute choſe, diſoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je ſuis content, diſoit le mari. Nos ſentimens, pourſuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du ſien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous eſt cher, que de vouloir tout ce qu'il deſire ? On évite la cruelle néceſſité de ſe fuir.

Ce ſyſtême ainſi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne ſait pas combien les épanchemens de l'amitié font paſſer de choſes qui révolteroient ſans elle ; on ne ſait pas combien une philoſophie ſi bien adaptée aux vices du cœur humain, une philoſophie qui n'offre au lieu des ſentimens qu'on n'eſt plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à perſonne, que ſoins, procédés, bienſéances, attentions, que franchiſe, liberté, ſincérité, confiance ; on ne ſait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les perſonnes quand les cœurs ne ſont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient

séduisant sous le masque de la sagesse : La raison même auroit peine à se défendre, si la conscience ne venoit au secours. C'étoit-là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit sans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien respect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittoient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint aussi sédentaire & retirée qu'elle avoit été dissipée jusqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint constamment triste & sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvoit souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable ;

elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie ; je le lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur, je ne ſuis point jalouſe, me dit-elle d'un air froid & réſolu : mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace ; c'eſt que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus ſavoir la raiſon de ſa haine : elle refuſa de répondre. Elle avoit déjà fermé ſa porte au mari ; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant ſa triſteſſe continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer ; mais comment en ſavoir la cauſe qu'elle s'obſtinoit à taire ? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit impoſer par l'autorité : nous avions ceſſé depuis ſi long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu ſurpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir ſon cœur ; il faloit mériter cette confiance, & ſoit que ſa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, ſoit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je ſentis qu'il m'en coûtoit peu pour

lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems ; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il falloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle, vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire ? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance ? Ces vains

efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Epoux ne se ralluma si brûlante & si vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds: tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractere. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon

gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-tems résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue ; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber ; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte ; vous ne me toucherez de ma vie ; & sur-le-champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé.....

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas si-tôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté long-tems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui, je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au cahos de la scene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin, réveillé malgré moi, la premiere impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre,

je franchis l'escalier sans rien *voir*, sans rien dire à personne, je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa viteſſe le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du Ciel m'etoit à charge; je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon .... Où suis-je? Que suis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe! Insensé! quelle chimere as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infâme! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir: sans la rage & l'emportement qui succéderent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois? Non, cette situation, ce tumulte ne

peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt, puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont des intervalles:

Dans un de ces momens d'épuiſement où la nature reprend haleine pour ſouffrir, je vins tout-à-coup à penſer à ma jeuneſſe, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penſer que j'étois homme, & je me demande auſſi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma perſonne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet inſtant, tel que je ſuis, je tombois des nues pour commencer d'exiſter, ſerois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un inſtant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me ſuffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place: & l'uſage de ce moment de raiſon fut de m'apprendre que j'étois incapable de raiſonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laiſſoit à nul objet le tems de ſe faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de réſoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit ſans fruit aigrir mes peines, & mon ſeul ſoin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes ſens & raſſeoir mon imagination. Je crois que

c'eſt le ſeul parti que vous auriez pu prendre vous-même, ſi vous euſſiez été là pour me guider.

Réſolu de laiſſer exhaler la fougue des tranſports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne ſais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à ſon aiſe. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, ſans ſuivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en ſuis les impreſſions ſans contrainte; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, des geſtes, qui donnent un cours aux eſprits & font diverſion à la paſſion : tant qu'on s'agite on n'eſt qu'emporté; le morne repos eſt plus à craindre, il eſt voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir je fis de cette différence une épreuve preſque riſible, ſi tout ce qui montre la folie & la miſere humaine devoit ja-

mais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un Café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance; on me parle, on m'entraine je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la salle du spectacle un jour de premiere représentation, pressé par la foule, & dans l'impuissance de sortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien, que pouvois-je répondre ? Mais un de ceux qui m'avoient amené, ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'as-

semblée & causa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, & j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment: enfin ne pouvant presque plus me soutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non sans un affreux battement de cœur: je demande ce

plus heureux des êtres ; c'étoit l'amour qui m'aſſerviſſoit à ſes loix, qui me tenoit dans ſa dépendance ; ſon tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendreſſe, & je jouiſſois même de ſes rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de paſſer le cours des ſiecles dans cet état trop aimable, à l'eſtimer, la reſpecter, la chérir, à gémir de ſa tyrannie, à vouloir la fléchir ſans y parvenir jamais, à demander, implorer, ſupplier, deſirer ſans ceſſe, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'eſpérance trompeuſe, valoient ceux mêmes où je la poſſédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, ſans eſpoir, ſans reſſource, je n'ai pas même la conſolation d'oſer former des ſouhaits. . . . Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il falloit ſubſtituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & mépriſable ! Quels yeux pouvoient ſouffrir cette profanation ? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma miſere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit cauſée. Ce tableau déſolant étoit le ſeul que je ne pouvois ſupporter.

La veille, ma douleur ſtupide & for-

cenée m'avoit garanti de cette affreuſe idée ; je ne ſongeois à rien qu'à ſouffrir. Mais à meſure que le ſentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainſi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur ſource, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en ſortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriſer.

Mes premieres réflexions ſur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire eſt un crime, quel nom faloit-il donner à la ſienne ? Les ames viles ne s'abaiſſent point en faiſant des baſſeſſes, elles reſtent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne ſont que des galanteries ; mais Sophie adultere eſt le plus odieux de tous les monſtres : la diſtance de ce qu'elle eſt à ce qu'elle fut eſt immenſe ; non, il n'y a point d'abaiſſement, point de crime pareil au ſien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuſe, & qui n'en ai que trop le droit, puiſque c'eſt moi qu'elle offenſe, puiſque c'eſt à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit oſé-je la juger ſi ſévérement avant de m'être jugé moi-même, avant de ſavoir ce que je dois me reprocher de ſes torts? Tu l'accuſes de n'être plus la même? O Emile, & toi n'as-tu point changé? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis! Ah! ſon inconſtance eſt l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidelle; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reſte; tu la mépriſes, & tu veux en être toujours honoré! C'eſt ton refroidiſſement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de ſon cœur; il ne faut point ceſſer d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ſes ſermens qu'à ton exemple, il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels ſujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laiſſer? Quel attiédiſſement as-tu remarqué

dans ſa tendreſſe? Eſt-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le ſais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y verſoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y paſſoit ſon innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que ſa propre tranquillité; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te ſuivre : c'eſt toi qui du ſein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miſeres où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi ſeul qu'elle ne fût toujours ſage, & qu'elle ne te rendit toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriſer? Es-tu reſté toi-même irréprochable? Le monde n'a-t-il rien pris ſur tes mœurs? Tu n'as point partagé ſon infidélité, mais ne l'as-tu pas excuſée, en ceſſant d'honorer ſa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui eſt honnête eſt en dériſion, où les femmes rougiroient d'être chaſtes, où le ſeul prix des vertus de leur ſexe eſt la raillerie & l'incrédulité? La foi que

tu n'as point violée a-t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foiblesses, ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes & aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse, contre autrui, contre elle-même ? Quel courage invincible, quelle opiniâtre résistance, quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le Ciel & son propre cœur ? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre & vaincre incessamment, un instant de foiblesse, un seul instant de relâche & d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée ? hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, son cœur est resté pur, tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh qui sait dans quels pieges adroits les perfides

ruſes d'une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus a pu ſurprendre ſon innocente ſimplicité ? N'ai-je pas vu ſes regrets, ſon repentir dans ſes yeux ? N'eſt-ce pas ſa triſteſſe qui m'a ramené moi-même à ſes pieds ? N'eſt-ce pas ſa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreſſe ? Ah ! ce n'eſt pas là la conduite artificieuſe d'une infidelle qui trompe ſon mari & qui ſe complaît dans ſa trahiſon !

Puis venant enſuite à réfléchir plus en détail ſur ſa conduite & ſur ſon étonnante déclaration, que ne ſentois-je point en voyant cette femme timide & modeſte vaincre la honte par la franchiſe, rejetter une eſtime démentie par ſon cœur, dédaigner de conſerver ma confiance & ſa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des careſſes qu'elle a rejettées, & crainte d'uſurper ma tendreſſe de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang ? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui,

Je dormis paiſiblement juſqu'au matin. La triſteſſe & l'infortune reſpectent le ſommeil & laiſſent du relâche à l'ame ; il n'y a que les remords qui n'en laiſſent point. En me levant je me ſentis l'eſprit aſſez calme & en état de délibérer ſur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainſi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés ; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant, je devenois, pour ainſi dire, un nouvel être. Il étoit important de peſer mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un proviſionnel pour me donner le loiſir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui reſtoit à faire juſqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes eſprits fût tout-à-fait appaiſée, & que je puſſe voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux ſenti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonſtance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impreſſions, facile à troubler, timide à me réſoudre, après

après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi, je me supposai commencer de naître, & tirant de mon état présent les regles de ma conduite, en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose & rêver à une autre ; ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à

cœur le crime d'une femme, & ſi ce qui me paroiſſoit une cataſtrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris ſi gravement. Il eſt certain, me diſois-je, que par-tout où les mœurs ſont en eſtime, les infidélités des femmes déshonorent les maris: mais il eſt ſûr auſſi que dans toutes les grandes villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, ſe croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu ſenſée. L'honneur d'un homme, diſent-ils, dépend-il de ſa femme? Son malheur doit-il faire ſa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui? L'autre morale a beau être plus ſévere, celle-ci paroît plus conforme à la raiſon.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-deſſus de l'opinion publique? Que m'importoit ce qu'on penſeroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne ceſſaſſe point d'être bon, juſte, honnête? Etoit-ce un crime d'être miſéricordieux? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offenſe? Sur quels devoirs allois-je donc me régler? Avois-je ſi long-tems dédaigné le préjugé des

hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise & se vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuse, toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime sera respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidelle que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette

ame orgueilleuſe & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna ſur moi ; elle en ſera plus ſoigneuſe & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour ſe guérir d'un défaut.

Quand les paſſions ne peuvent nous vaincre à viſage découvert elles prennent le maſque de la ſageſſe pour nous ſurprendre, & c'eſt en imitant le langage de la raiſon qu'elles nous y font renoncer. Tous ces ſophiſmes ne m'en impoſoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidèlle, & j'écoutois avec complaiſance tout ce qui ſembloit autoriſer ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raiſon moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne puis me diſſimuler que je raiſonnois pour m'abuſer, non pour m'éclairer. Je me diſois avec douleur mais avec force, que les maximes du monde ne ſont point loi pour qui veut vivre pour ſoi-même, & que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favoriſe ; que c'eſt avec raiſon qu'on impute à un mari le débordement de ſa femme ; ſait pour l'avoir mal choiſie, ſoit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un

exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari, s'il en est digne, & s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir ; que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît ? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui

en eût pas plus coûté pour m'être infidelle que pour me déclarer ſon forfait.

En vain je reviendrois à mon épouſe, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, ſi celle qui l'étoit ſi chere a pu m'outrager, ſi ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de ſon cœur, ſi la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, ſi les feux d'un amour que rien n'avoit offenſé, ſi le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir ſa premiere faute, qu'eſt-ce qui préviendroit des rechûtes qui ne coûtent plus rien? Le premier pas vers le vice eſt le ſeul pénible; on pourſuit ſans même y ſonger. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni eſtime à ménager; elle n'a plus rien à perdre en m'offenſant, pas même le regret de m'offenſer. Elle connoit mon cœur, elle m'a rendu tout auſſi malheureux que je puis l'être; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le ſien; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriſer... Elle ne m'aime plus.... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même? Elle ne m'aime plus, la perfide! Ah! c'eſt-là ſon plus

grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, ſans ſonger que ſouvent l'offenſé pardonne, mais que l'offenſeur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuſes quand tu juges de l'avenir ſur le paſſé ! Tout eſt changé. Vainement tu vivrois encore avec elle, les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les ſituations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne ſont point déſeſpérées, je le ſais bien : elle peut être encore digne d'eſtime, mériter toute ma tendreſſe ; elle peut me rendre ſon cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le ſouvenir de ſa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & ſans la confiance il n'y a

plus que dégoût, triſteſſe, ennui dans le mariage; le délicieux charme de l'innocence eſt évanouï. C'en eſt fait, c'en eſt fait, ni près ni loin, Sophie ne peut plus être heureuſe, & je ne puis être heureux que de ſon bonheur. Cela ſeul me décide; j'aime mieux ſouffrir loin d'elle que par elle: j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens ſont rompus, ils le ſont par elle. En violant ſes engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'eſt plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore? Elle n'eſt plus ma femme: la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre; au moins je dois l'être: que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront reſtera-t-il impuni? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'eſt moi que je punis & non pas elle: je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé? Où eſt la juſtice, où eſt la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du moins ne ſois pas là

victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre? Es-tu son juge, n'étant même plus son époux? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens, & ne s'en est point cachée; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien: quelle autorité peut te rester sur elle? S'il t'en restoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colere; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'a-

tendrit pour ſa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je ſentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indiſſoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raiſon naturelle & invincible contre le divorce. Des objets ſi chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent néceſſairement; c'eſt un intérêt commun ſi tendre qu'il leur tiendroit lieu de ſociété, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raiſon, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi? Quoi! la nature elle-même autoriſera le crime, & ma femme, en partageant ſa tendreſſe à ſes deux fils, ſera forcée à partager ſon attachement aux deux peres! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût paſſé dans l'eſprit m'embraſoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en ſongeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tour-

menté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoiqu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément; tout

cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare, & la regardant comme une suite nécessaire de la premiere où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose ; après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il falloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à

lui, ou qui pis eſt, à ce qui nous fait ſentir inceſſamment le détachement du reſte. J'avois à chercher ſi j'étois cet homme encore, qui fait remplir ſa place dans ſon eſpece, quand nul individu ne s'y intéreſſe plus.

Mais où eſt-elle cette place pour celui dont tous les rapports ſont détruits ou changés? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le ſort m'ôtoit juſqu'à l'eſpoir de contribuer au bonheur de perſonne? Car ſi tant d'inſtrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma miſere, pouvois-je eſpérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi? Non; j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon eſprit fatigué avoit beſoin d'un peu de relâche pour ſe livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'eſpérance, & ſûr de perdre ainſi peu-à-peu celle du deſir, en voyant que le paſſé

ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misere. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, si tu le veux, & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cepen-

dant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme ; c'eſt l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raiſon. Si l'on n'eſt pas heureux malgré la fortune, quand on ſait maintenir ſon cœur dans l'ordre, on eſt tranquille au moins en dépit du ſort. Mais que cette tranquillité tient à peu de choſe dans une ame ſenſible ! Il eſt bien aiſé de ſe mettre dans l'ordre, ce qui eſt difficile c'eſt d'y reſter. Je faillis voir renverſer toutes mes réſolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître ſans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conſervé dans mes vêtemens la ſimplicité que vous m'aviez fait aimer ; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aiſé d'un homme qui ſe ſent par-tout à ſa place étoit moins remarquable chez un menuiſier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier ; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage, on jugea que je l'avois été, & qu'enſuite avancé à quelque petit poſte j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier

état. Un petit parvenu retombé n'inſpire pas une grande conſidération, & l'on me prenoit à-peu-près au mot ſur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réſerve, on me regardoit au travail avec une ſorte d'étonnement; tout ce que je faiſois dans l'atelier (& j'y faiſois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration; l'on ſembloit épier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement auſſitôt que j'aurois fait dans un autre tems: mais mon habitude en agiſſant d'être toujours à la choſe me ramenant bientôt à ce qui ſe faiſoit autour de moi, ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers

qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne poussois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute surprise de ce que je ne m'étois pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; avez-vous peur que je ne fache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu: je voulus savoir comment je l'étois. Après bien des mysteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, descendre à la porte du maître, que sans permettre qu'on m'avertit elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, & donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus: qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'at-

telier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix ; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fideles à la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi

durant ce récit ! Que de choſes tout cela ſuppoſoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas fallu avoir, quelles recherches n'avoit-il point fallu faire pour retrouver ainſi mes traces ! Tout cela eſt-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit ſurpris ! Ah ! ce n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'eſt devenu cet ange du Ciel ? .... Mais que vient donc faire ici cette femme .... elle amene ſon fils .... mon fils .... & pourquoi ? .... Vouloit-elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ? .... me braver ? .... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle inſulter à ma miſere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'eſt plus rien ? Je cherchois en quelque ſorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendriſſement qu'il me cauſoit, pour réſiſter aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre choſe ſinon que j'étois encore aimé, & cette ſuppoſition même étant

entrée dans ma délibération, ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissée voir. Sophie parloit simplement; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir; & d'où la tiroit-elle, cette persuasion? qu'avoit-elle vu? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoiqu'elle le fût selon moi: lequel avoit tort? Le mot de Sophie décidoit encore ce point; & en effet en considérant le seul intérêt de

l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il falloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere: c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi, ne pouvant plus l'élever ensemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere, pour braver une femme que je dois fuir? Ah! pour me guérir, en serai-je jamais assez loin d'elle! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul, pour ma vengeance; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'est ôté.

que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une auſſi-tôt que j'y eus penſé; en ne conſidérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il faloit le laiſſer à ſa mere, & je m'y déterminai. Du reſte, confirmé dans mes ſentimens, je réſolus d'éloigner ſon malheureux pere des riſques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être aſſez loin d'elle, puiſque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit ſon voyage qui venoit de me donner cette ſage leçon; il m'importoit pour la ſuivre de ne pas reſter dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir; c'étoit là ma grande affaire, & la conſéquence de tous mes précédens raiſonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu, pourvu que je m'éloignaſſe. A quoi bon tant balancer ſur ma retraite, puiſque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me reſtoit à faire? Quelle bêtiſe de l'amour-propre de nous montrer

trer toujours toute la nature intéreſſée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer ſur mon ſéjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allaſſe habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'eſtimois mon exiſtence que ce qu'elle vaut pour mes ſemblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me ſuivoient pas en quelque lieu que je fuſſe, & qu'il ne s'en préſentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque ſituation que je ſois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit beſoin des autres ſi chacun vivoit convenablement pour ſoi.

Le ſage vit au jour la journée, & trouve tous ſes devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre exiſtence. Mes devoirs d'aujourd'hui ſont ma ſeule tâche, ceux de demain ne ſont pas encore venus. Ce que je dois faire à préſent eſt de m'éloigner de Sophie, & le

chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere ; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne ; aucun ne m'étoit nécessaire, & sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans desirs & sans soins je partis seul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puisqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays je l'étendois sur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en cessant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est, & pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut ; au lieu qu'en le prenant par parties on

ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs uſages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs beſoins factices, ont, pour ainſi dire, une atmoſphere qui les ſépare des lieux où ils ſont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France; ſi-tôt que quelque choſe de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & ſe croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'eſt pas de la même maniere, & ne ſauroit dormir aux Indes ſi ſon lit n'eſt fait tout comme à Paris.

Pour moi, je ſuivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois ſuivi l'oppoſé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La viteſſe que je ne mettois pas à mes courſes ſe compenſoit par la ferme réſolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laiſſant le tems de réfléchir durant mon retour, ſi j'euſſe été tenté d'y ſonger. Je reſpirois en m'éloignant, &

je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle; je marchois tantôt vite & tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras: mon vêtement formoit toute ma garderobe; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je restois là sans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé &

ſoucieux eſt toujours ſuſpect, mais un homme tranquille inſpire de la confiance ; tout le monde me laiſſoit libre en voyant qu'on pouvoit diſpoſer de moi ſans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faiſois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'inſtrument univerſel. Tantôt payſan, tantôt artiſan, tantôt artiſte, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoiſſance de miſe, & je me rendois maître de leur uſage par mon peu d'empreſſement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot ſur ce que je me donnois pour être, & rien de plus ; parce que j'étois ſimple en toute choſe, & qu'en rempliſſant un poſte je n'en briguois pas un autre. Ainſi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laiſſoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de ſoucis, ni de travail, ni de repos, je reſtois coi ſans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reſte en place, & guérit ou meurt ; je faiſois de même, &

je m'en trouvois bien. Si je me fuſſe inquiété de mon état, ſi j'euſſe importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils ſe ſeroient ennuyés de moi, j'euſſe inſpiré moins d'intérêt & d'empreſſement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois perſonne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des ſoins qu'on m'eût refuſés peut-être ſi je les euſſe implorés.

J'ai cent fois obſervé que plus on veut exiger des autres, plus on les diſpoſe au refus : ils aiment agir librement ; & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'eſt y acquérir une eſpeçe de droit, l'accorder eſt preſque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faiſois pas avec le faſte d'un voyageur opulent, ſi quelquefois je me demandois ; que fais-je ? où vais-je ? quel eſt mon but ? Je me répondois ; qu'ai-je fait en naiſſant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je

fais ma tâche, je reſte à ma place; j'uſe avec innocence & ſimplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes ſemblables, je pourvois à mes beſoins en pourvoyant aux leurs, je les ſers ſans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons ſans ſoins & ſans peine: j'ai répudié mon patrimoine, & je vis; je ne fais rien d'injuſte, & je vis; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je ſuis donc utile aux autres en proportion de ma ſubſiſtance: car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'hiſtoire de mes voyages, je paſſe tout ce qui n'eſt qu'événement. J'arrive à Marſeille: pour ſuivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples; il s'agit de payer mon paſſage; vous y aviez pourvu en me faiſant apprendre la manœuvre: elle n'eſt pas plus difficile ſur la Méditerranée que ſur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, eſpece de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corſaires, &

disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau & il faisoit sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contoit sa vie à qui vouloit l'entendre, & savoit si bien se faire valoir qu'en amusant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeoit qu'à divertir son équipage : il avoit sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fusées ; on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi je m'amusois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueſt. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil & des étoiles, me sembloit contrarier si fort sa direction qu'il falloit selon moi, que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébu-

leux, il ne me fut pas poſſible de vérifier mes obſervations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer; il dura deux jours: le troiſieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Egliſe. Un matelot ſoutint que c'étoit la côte de Sardaigne; il fut hué, & paya de cette façon ſa bienvenue; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement ſur ce bord, ainſi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fuſſions; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curioſité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir ſi quelque fer mis là par mégarde ne faiſoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma ſurpriſe de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de ſa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre ſa direction. Dans le même inſtant quelqu'un cria; Voile. Le Patron regarda avec ſa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois; comme il avoit le cap ſur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbareſque. Trois marchands Napoli-

tains que nous avions à bord avec tout leur bien, pouſſerent des cris juſqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, ſi nous ſommes pris, tu es mort ; compte là-deſſus.* J'avois paru ſi peu ému, & je lui tins ce diſcours d'un ton ſi poſé qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défenſe, mais il ne ſe trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en reſta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; ſi-tôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer ſur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés preſque au même inſtant. Juſqu'alors le Patron, ſans en faire ſemblant, m'obſervoit avec quelque défiance : mais ſi-tôt qu'il vit les corſaires dans notre bord, il ceſſa de faire attention à moi & s'avança vers eux ſans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'eſclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de ſes monſtres. Je

courus à lui, & lui criant ; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un fabre dont je m'étois saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui présentant le fabre par la poignée, *tiens*, *Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le fabre, il le leva sur ma tête ; j'attendis le coup en silence : il sourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire ; ce qui me confirma qu'il en savoit assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction. Que m'ôtera cet événement ? Le pouvoir de faire une sottise. Je suis

plus libre qu'auparavant. Emile esclave ! reprenois-je, eh dans quel sens ? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive ? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité ? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes ? Le travail ? ne travaillois-je pas quand j'étois libre ? La faim ? combien de fois je l'ai soufferte volontairement ! La douleur ? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte ? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi ; ne faut-il pas toujours le porter, & qui sait de quelle part il me sera plus supportable ? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaines ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instruments. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout

mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas ; & la preuve de cela est que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité ; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les Consuls une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des bandits; car ils n'appelloient pas au-

trement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens ; ayant renoncé par leur nobleſſe à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien ; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corſaires, un corſaire ennemi fait eſclave eſt fort au-deſſous du néant. Je ne pus ſervir le vieux que de mes conſeils qui lui étoient ſuperflus, car plus ſavant que moi, du moins de cette ſcience qui s'etale, il ſavoit à fond toute la morale, & ſes préceptes lui étoient très-familiers ; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne ſauroit porter de plus mauvaiſe grace le joug de la néceſſité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, ſe perdoit en projets de révoltes & de conſpirations impoſſibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faiſoient qu'aggraver ſa miſere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ſes bras pour rendre ſon état plus ſupportable, mais il mépriſa mes conſeils & me dit fiérement qu'il ſavoit mourir. Monſieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux ſavoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques ſoulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame

noble & ſenſible ; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ſes trames pour ſe procurer la liberté par un coup hardi, mais ſon eſprit remuant laſſa la patience de ſon maître qui étoit le mien. Cet homme ſe défit de lui & de moi, nos liaiſons lui avoient paru ſuſpectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ſes manœuvres les entretiens par leſquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler ſous les ordres d'un ſurveillant barbare, eſclave comme nous, mais qui pour ſe faire valoir à ſon maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuſte & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la ſupériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmen-

tant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix; tous mes compagnons tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque, mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de constance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agissoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miseres, & je résolus de le leur proposer, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous primes

le tems du repas où nous étions plus raſſemblés & moins ſurveillés. Je m'adreſſai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reſte de force ne peut ſuffire à quinze jours encore du travail dont on me ſurcharge, & je ſuis un des plus robuſtes de la troupe; il faut qu'une ſituation ſi violente prenne une prompte fin, ſoit par un épuiſement total, ſoit par une réſolution qui le prévienne. Je choiſis le dernier parti, & je ſuis déterminé à me refuſer dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix eſt une affaire de calcul. Si je reſte comme je ſuis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & ſans aucune reſſource; je m'en ménage une par ce ſacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inſpecteur & éclairer ſon maître ſur ſon véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon ſort quoi qu'accéleré ne ſauroit être empiré. Cette reſſource ſeroit tardive & nulle quand

mon corps épuiſé ne ſeroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choiſir le moment où ma perte en eſt encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raiſons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fuſſions-nous ſeuls lui & moi, nous n'en ſommes pas moins réſolus à perſiſter dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il ſera ſoutenu.

Ce diſcours ſimple & ſimplement prononcé, fut écouté ſans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter ſur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout reſta calme. Le Chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux ſiens dans ſa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des deſcriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indi-

gnation par la peinture de notre aviliſſement, & leur ardeur par l'eſpoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui ſait braver les tourmens & qui triomphe de la puiſſance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables juſqu'à la mort.

Le lendemain ſur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un ſeul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas ſi bien. La conſtance de ſes bouillans compatriotes fut épuiſée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiſer ſur une déſertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je ſavois que les effets de l'éloquence ſont vifs mais

momentanées. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit; c'est donc toi qui débauches mes esclaves? Tu viens

viens d'entendre l'accuſation. Si tu as quelque choſe à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de ſa ruine ; dans un moment où tout maître Européen, touché juſqu'au vif par ſon intérêt eût commencé ſans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque ; tu ne peux nous haïr ; tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïſſons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous ſavons porter le joug de la néceſſité qui nous a ſoumis à toi. Nous ne refuſons point d'employer nos forces pour ton ſervice, puiſque le ſort nous y condamne ; mais en les excédant ton eſclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, tranſporte à un homme plus ſage l'autorité dont il abuſe à ton préjudice. Mieux diſtribué ton ouvrage ne ſe fera pas moins, & tu conſerveras des eſclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes ſont juſtes ; nos demandes ſont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre

parti eſt pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le Piqueur voulut répliquer. Le Patron lui impoſa ſilence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur atteſtoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au ſurplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Enſuite m'ayant conſidéré derechef. Tu paroîs, dit-il, un homme ſenſé : je veux ſavoir ce qui en eſt. Tu tances la conduite de cet eſclave ; voyons la tienne à ſa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Auſſi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre Chef ; cela fut fait à l'inſtant.

Je n'ai pas beſoin de vous dire comment je me conduiſis dans ce nouveau poſte, & ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit ; le ſoin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon Patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaiſois lui fit préſent de ma perſonne. Voilà votre Emile eſclave du Dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon Patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit successivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de son prédécesseur il fut élu pour lui succéder par les suffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une soldatesque inquiete & mutine, avide de désordre & de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle desiroit elle-mê-

me, ne vouloit que remuer & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon adminiſtration, quoiqu'elle ne répondit pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes.....

FIN.

TABLE
DES MATIERES,
Pour les deux derniers Volumes.

III. Déſigne le Tome troiſieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

ABEL (poëme d'). III. 348 *n.*
Académies, inutiles. III. 248
Adoleſcence (la fin de l'), l'âge le plus heureux. IV. 38
Adoleſcens ne doivent pas être traités en enfans. III. 168
Inſtruits des myſteres qu'on leur a cachés. Voyez *Emile.* III. 174
Adultere, commencement des déſordres de la jeuneſſe. III. 211
Ses conſéquences. III. 292
Age, chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir. IV. 75
Age d'or ſera toujours une chimere pour ceux qui ont le cœur & le goût gâtés. IV. 203

Agrémens, objets de l'éducation des femmes par rapport au corps. III. 305
Agrigentins. III. 258
Album des voyageurs allemands. IV. 138
Alcinoüs, son jardin. IV. 42 *n.*
Alexandre. III. 185
Amatus Lusitanus. III. 46 *n.*
Ame (comment se forme l'idée de l'). III. 54
Survit au corps. III. 66
Doit-elle durer toujours ? III. 68
Pourquoi unie à un corps mortel. III. 95
Amour, est fondé sur des illusions. 204
Son influence sur les mœurs. III. 382
Est-il susceptible de jalousie ? Voyez *Jalousie*.
Moyen de prévenir son refroidissement dans le mariage. IV. 208 *& suiv.*
Anciens, vrais modeles de goût. III, 245
Voyageoient peu. IV. 139
Angloises, usage immodéré qu'elles font des baleines dans leurs habillemens. III. 308
Anglois & François comparés par rapport aux voyages. IV. 137

Antoine, comment il émut le peuple à la mort de Cesar. III. 186
Apelles. III. 326
Apicius. III. 253
Apparence (on ne cherche que l') dans les devoirs & les vertus. IV. 189
Argent, tue l'amour. III. 262
Aristide. III. 142
Aristocratie. IV. 176
Convient aux Etats médiocres. IV. 178
Arts agréables, conviennent aux jeunes filles. III. 329
Athéisme, ses effets comparés à ceux du fanatisme. III. 156 *n.*
Atomes. III. 41
Aubenton (M. d'). IV. 20
Aurelius Victor, cité. III. 193
Auteurs, leur conversation plus instructive que leurs livres. III. 243
Qui consultent les savantes, mal conseillés. III. 241
Autochtones, ce que c'est. IV. 141

*B*AYLE. III. 156 *n.*
Babil (le grand), d'où il vient. III. 226
Babil des petites filles, par quelle interrogation doit être retenu. III. 336

Barbares, effet de leurs émigrations. IV. 141
Beau (le Sr. le), cité sur les Sauvages. III. 166
Beauté. III. 323
N'est pas à rechercher dans le mariage. IV. 12
Brille par elle-même. III. 324
Bible, son langage modeste. III. 190
Bibliotheque. III. 258
Bienséances, ce qu'elles exigent pour les femmes. IV. 35
Biens (les) du monde, moyen d'en jouir. IV. 119
Bonheur, fin de tout être sensible. IV. 107
On ne doit pas le chercher sans savoir où il est. IV. 108
Sa route est celle de la nature. IV. 109
Bon (il ne suffit pas d'être). IV. 115
Bonté, naturelle à l'homme. III. 79
Bossuet. III. 126
Brantome. III. 388 *n*.
Bucentaure. III. 184 *n*.

Capitales (villes), se ressemblent toutes. IV. 183
Pourquoi tout y afflue. IV. 144
Voyez *Villes*.

Campagne, quelle ſociété y convient. III. 270
Catéchiſme. III. 341
Ses réponſes à contre-ſens. III. 343
Modele d'introduction, la *Bonne* & la *Petite*. III. 344 *& ſuiv.*
Catholiques, font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe. III. 130
Catilina. III. 82
Caton. III. 80
Céſar. *Ibid.*
Charron, cité. III. 108 *n.*
Chaſſe, (quel eſt pour les jeunes gens le vrai tems de la). III. 179
Ennemie de l'amour. III. 180
(Le droit excluſif de la), ſource de peines. III. 273
Chaſſe libre, ſes plaiſirs. III. 275
Chaſteté, ſes fruits. III. 192
Vertu délicieuſe pour une belle femme. III. 384
Chrétiens, n'examinent pas ce que les Juifs alléguent contre eux. III. 130
Chriſtianiſme, ſon influence ſur les Gouvernemens. III. 158 *n.*
A outré les devoirs. III. 330
Chymiſtes, (abſurdités de quelques) III. 46 *n.*
Ciceron. III. 246

Circé. IV. 88
Citoyens, ſens de ce mot. IV. 162
Les François en ont dénaturé l'idée. III. 228 *n.*
Clarke, annonçant l'Etre des Etres. III. 26
Claſſes, le monde n'eſt proprement diviſé qu'en deux. III. 42
Cléopatre. III. 193
Combinaiſons de la matiere, (la multitude des) n'explique pas l'harmonie du monde. III. 45
Conſolateurs. III. 247
Condamine (M. de la) cité, ſur quoi. III. 30 *n*
Conſcience. III. 18, 54
Sera la ſource des peines & des plaiſirs dans l'autre vie. III. 69 *& ſuiv.*
Eſt le meilleur des caſuiſtes. III. 77
Dépoſe pour elle-même. III. 89
Fait l'excellence de l'homme. III. 90
Pourquoi nous n'entendons pas toujours ſa voix. III. 92
Contrat ſocial, baſe de toute ſociété civile. IV. 161
Produit un corps moral & collectif. IV. 162
Teneur du *contrat.* IV. 162
Seule loi fondamentale. IV. 163

Contrat, n'a jamais beſoin d'autre garant que de la force publique. *Ibid.*
Rend l'homme plus libre qu'il ne ſeroit dans l'état de nature. IV. 165
Convenances, il y en a de deux ſortes. III. 408
Les naturelles ſont ſeules les heureux mariages. IV. 3
Voyez *Mariage*.
Coquetterie, change de forme & d'objet ſelon ſes vues. III. 304
Tenue dans ſes limites devient une loi de l'honnêteté. III. 366
Diſcernement qu'elle exige. III. 362
Coquettes, leur manege entre deux hommes avec chacun deſquels elles ont des liaiſons ſecretes. III. 363
Sans autorité ſur leurs amans dans les choſes importantes. III. 388
Coriolan. III. 382
Corps, qu'eſt-ce que j'appelle des corps. III. 29
Corps intermédiaire entre les ſujets & le Souverain : ſes différens noms ſelon ſes différentes relations. IV. 169
Corps politique, & ſes différens noms par rapport à ſes différentes fonctions. IV. 162

Couvens, en quoi préférables pour les filles à la maiſon paternelle. III. 306
Véritables écoles de coquetterie. III. 374
Ctéſias. IV. 142
Culte, principe du premier *culte* que je rends à la Divinité. III. 53
Que Dieu demande. III. 106
Culte extérieur, affaire de police. *Ibid.*
Curé, miniſtre de bonté; ſes devoirs. III. 148

DALILA. III. 290
Darius en Scythie, quel préſent reçoit des Scythes. III. 185
Décemvirs. III. 382
Démocratie. IV. 176
Convient aux petits Etats. IV. 178
Démoſthène. III. 246
Deſcartes. III. 20, 38
Deſſin, à quoi doit ſe borner pour les jeunes filles. III. 312
Deutéronome. III. 115 *n.*
Loi qu'il contenoit pour les filles abuſées. III. 289
Devoirs, plus ils ſont pénibles, plus ils doivent être ſoutenus de fortes raiſons. III. 385

Devoirs, comment on apprend à les aimer. III. 369
Diane, pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour. III. 180
Dieu, (quel eſt l'Etre que j'appelle). III. 49
Incompréhenſible. *Ibid.*
Bon, juſte, Puiſſant. III. 65
Immatériel. III. 73
Eternel, Intelligent. III. 74
L'idée d'un Dieu, ſource de courage & de conſolation. III. 95
Diogene. III. 185
Diſputes, (l'inutilité des). III. 151
Diſſimulation, quelle eſt celle qui convient aux femmes. IV. 73 *n.*
Dogmes, ne ſont pas tous de la même importance. III. 352
Les ſeuls utiles ſont ceux qui tiennent à la morale. III 354
Domeſtiques. Voyez *Laquais*.
Douceur, la plus importante qualité d'une femme. III. 319
Droit politique, eſt à naître. IV. 154
Difficultés qui naiſſent à l'éclairciſſement de cette matière. IV. 155
Comment il faut s'y prendre pour l'étudier. IV. 157
Droit de force, jeu de mots. IV. 158
Droit de nature ou autorité paternelle,

Droit de nature, ſa meſure. IV. 158
Droit d'eſclavage, impoſſible. IV. 159
Droit de propriété. IV. 165
Duclos, cité ſur la politeſſe. III. 233

EDUCATION, moyen d'en étendre l'effet ſur la vie entiere. IV. 76
Différente pour les deux ſexes. III. 297
Des femmes doit être relative aux hommes. III. 303
Des femmes doit être dirigée ſur deux regles, le ſentiment intérieur & l'opinion. III. 356
Emile, vertueux ſolidement depuis qu'il connoit Dieu. III. 162
L'âge de l'enfance pour les autres eſt pour lui l'âge de raiſon : d'où vient cette différence. III. 165
Adulte, ſera plus docile qu'enfant. III. 169
Sa franchiſe. III. 176
Doit être inſtruit des myſteres qu'on lui avoit cachés. III. 174
Ne doit pas l'être ſubitement. III. 178
Comment j'évite ce qui pourroit échauffer ſon cœur, ou éveiller

son imagination. III. 178
Emile, occupations pour le distraire. III. 179
Précautions dont je me sers pour lui donner les premieres instructions sur les mysteres qu'on lui avoit cachés. III. 187 *& suiv.*
Me conjure lui-même de rester son maître. III. 194
Discours où je lui fais sentir le poids de ses engagemens & des miens. III. 196
Comment je gagne sa confiance. III. 198
Je l'invite à chercher avec moi la compagne qui lui convient. III. 204
Bien armé contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs. III. 210
Leçon que je lui donne contre les séducteurs. III. 213 *& suiv.*
Son entrée dans le monde. III. 224
Sa maniere de s'y comporter. III. *Ibid. & suiv.*
Sa contenance ferme & non suffisante. III. 228
Ses manieres auprès du sexe. III. 230
Exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature. *Ibid.*

Emile, ſa tournure d'eſprit. III. 234
Quitte Paris avec moi. IV. 14
Sa maniere de voyager. IV. 17
Dans quel eſprit il a été élevé. IV. 18
Son cabinet d'hiſtoire naturelle. IV. 20
S'égare dans les montagnes. IV. 21
Eſt bien reçu dans une maiſon. IV. 23
Sur quoi roule l'entretien. IV. 24
Comment il entend le nom de Sophie. IV. 26
Devient amoureux. IV. 28
Converſation qu'il a le ſoir avec moi. IV. 31
S'empreſſe à s'accommoder du linge de la maiſon. IV. 32
Demande la permiſſion de revenir. IV. 34
Fixe ſon ſéjour à deux lieues. IV. 37
Tableau de ſon bonheur. IV. 39
Revient chez Sophie. IV. 41
Demande Sophie à ſes parens. IV. 47
Ses richeſſes, obſtacle pour obtenir Sophie d'elle-même. IV. 50
Il y veut renoncer. *Ibid.*
Comment je lui explique ce qui arrête Sophie. *Ibid. & ſuiv.*
A ſon gouverneur pour médiateur de ſes amours. IV. 53

Emile, amant déclaré. IV. 55
Donne différentes leçons à Sophie. IV. 57
Brouillerie, à quel ſujet. IV. 62
Raccommodement, à quel prix. IV. 63
La nature de ſa jalouſie. IV. 74
Eſt fait pour la vie active. IV. 79
Pourquoi ne va plus voir Sophie à cheval. IV. 80
N'eſt point efféminé par l'amour. IV. 80
Ses occupations, les jours où il ne va pas voir Sophie. IV. 86
Sa conduite avec les payſans. IV. 87
Vaincu à la courſe par Sophie. IV. 92
Eſt viſité à l'attelier par le pere de Sophie. IV. 93
Enſuite par Sophie & ſa mere. *Ibid.*
Refuſe de les ſuivre & par quel motif. IV. 95
Juſtifié de ſon refus par Sophie. IV. 96
Attendu chez Sophie ne s'y étoit pas rendu. IV. 98
Pourquoi. IV. 101
Préſente avec Sophie un enfant au baptême. IV. 106

Emile, discours que je lui fais pour le préparer à partir & avec quel terrible préambule. IV. 107 *& suiv.*
Son inquiétude & son trouble. IV. 121
Reçoit l'ordre de quitter pour un tems Sophie. IV. 126
Sa situation au moment du départ. IV. 131
Aura pour objet dans ses voyages d'étudier les Gouvernemens. IV. 147
Trait qui m'a suggéré l'idée de le rendre amoureux avant que de le faire voyager. IV. 190
Sentimens qu'il rapporte de ses voyages. IV. 194
Son retour auprès de Sophie. IV. 204
Son mariage. IV. 205
Conseils que je lui donne pour prévenir le refroidissement de l'amour. IV. 208 *& suiv.*
Laisse Sophie l'arbitre de ses plaisirs. IV. 211
Son mécontentement quand elle use du droit qu'il lui a cédé. IV. 213
Prêt à devenir pere. IV. 219
M'invite à me reposer de mes travaux, mais à rester le maître des jeunes maîtres. IV. 220

Empédocle, cité. III. 258
Enclos, (Mlle. Ninon de l'). III. 368
Enfans, s'ils ne font pas de leurs gouverneurs leurs confidens, c'eſt la faute de ceux-ci. III. 174
Ont des amuſemens communs & des goûts particuliers. III. 310
Ennui (l'), par où commence. III. 256
Grand fléau des riches. III. 267
Dévore les femmes ſous le nom de vapeurs. *Ibid.*
Epitaphes des anciens & des modernes. III. 245
Epoux, c'eſt à eux à s'aſſortir. III. 409
Doivent continuer d'être amans. IV. 208
(Jeunes), tableau de leur volupté. IV. 213
Eſpagnole. III. 415
Eſpagnols, voyagent utilement. IV. 138
Eſpérance, fait plus jouir que la réalité. IV. 128
Eſprit (l'). III. 334
Etats, ſens de ce mot en politique. IV. 162
Eternité, (l'idée de l') ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines. III. 351 *n.*

Evangile, ſa ſainteté. III. 141
Ses caracteres de vérité. III. 144
Exiſte (j'), premiere vérité connue. III. 27
Exiſtence (l') des objets de nos ſenſations, ſeconde vérité connue. III. 28

FANATISME, ſa premiere ſource. III. 341
Ses effets comparés à ceux de l'athéiſme. III. 156. *n.*
Femelles des animaux, ſans honte. III. 285
Leur exemple ne conclut rien pour les femmes. *Ibid.*
Leur refus de ſimagrée & d'agacerie. *Ibid. n.*
Accouplement excluſif dans certaines eſpeces. IV. 70
Femme, (la) ou Sophie. III. 281
Conformités & différences de ſon ſexe & du nôtre. *Ibid.*
Femmes du monde, ennuyées pour avoir l'air de s'amuſer. III. 268 *n.*
Femmes, ſont hommes & en quoi. III. 281
Faites pour plaire à l'homme. III. 283
Leur timidité & leur réſerve néceſ-

faires pour la conservation du genre humain. III. 284
Femmes, font gloire de leur foiblesse & pourquoi. III. 288
Leur empire. III. 290
Conséquences de leurs infidélités dans le mariage. III. 292
Raisons qui mettent l'apparence même au nombre de leurs devoirs. III. 293
Plus fécondes dans les campagnes que dans les villes. III. 294
Ne peuvent pas être successivement nourrices & guerrieres. *Ibid.*
Ne doivent pas avoir la même éducation que les hommes. III. 297
Ont tort de se plaindre que nous les élevons pour être vaines & coquettes. III. 298
Ne doivent pas rester dans l'ignorance. III. 300
La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'est pas égale. III. 301
Ne doivent pas chercher à plaire à de petits agréables, mais à l'homme de mérite. III. 303
Leur plus importante qualité. III. 319
Doivent avoir des talens agréables. III. 331

Femmes; l'esprit est leur véritable ressource. III. 323
Leur politesse. III. 337
Leur raison est une raison pratique. III. 339
Doivent avoir la religion de leurs maris. III. 340
Toujours extrêmes. III. 341
Faut-il cultiver leur raison. III. 357
Simplicité de leurs devoirs. *Ibid.*
Pourquoi il faut les instruire. III. 358
Leur politesse comparée à celle des hommes. III. 360 *& suiv.*
Les observations fines sont leur science. III. 364
Sont moins fausses qu'adroites. *Ibid.*
Ne sont point faites pour les recherches abstraites. III. 369
Juges naturels des hommes. III. 380
Ont été respectées chez tous les peuples qui ont eu des mœurs. III. 381
Leur empire à Rome. *Ibid.*
Ont un jugement plutôt formé que les hommes. III 401
Ne sont pas faites pour coutir. IV. 91
Sont susceptibles de l'enthousiasme, de l'honnête & du beau. III. 425
De quelle nature est leur empire. IV. 7

Femmes, preſſentent de loin l'inconſtance des hommes. IV. 208
Femmes ſans pudeur, plus fauſſes que les autres. III. 367 & *n.*
Femmes honnêtes ſont les ſeules qui aient un empire réel ſur les hommes. III. 388
Femmes beaux-eſprits, fléaux de leurs maiſons. IV. 10
Ridicules au dehors. *Ibid.*
Feſtins, deſcription d'un *feſtin* de campagne. III. 270
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance. III. 304, 310
Filles lettrées. IV. 11
Filles de Sparte s'exerçoient comme des garçons. III. 306
Filles (les petites), leur amour pour la parure donne un moyen facile de leur apprendre à tenir l'aiguille. III. 311
Néceſſité de les exercer à la contrainte. III. 316
Plutôt dociles & intelligentes que les petits garçons. III. 313
Exemple de l'adreſſe qu'on peut employer pour leur faire apprendre ce qu'elles ont de la répugnance à étudier. III. 315
Ne doivent pas être preſſées ſur la lecture & l'écriture. III. 314

Filles, il faut empêcher qu'elles ne s'ennuient dans leurs occupations. III. 316
Et qu'elles ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens. *Ibid.*
Plus ruſées que les petits garçons. III. 321 *& ſuiv.*
Doivent apprendre des arts agréables. III. 329
Leur faut-il des maitres ou des maitreſſes. III. 333
Ont plutôt le ſentiment de la décence que les petits garçons. III. 334
Doivent être inſtruites à ne dire que des choſes agréables. III. 336

Filles (les jeunes), on doit les agacer pour les exercer à parler aiſément. III. 338
Leur politeſſe entre elles froide & gênée. III. 337
Se careſſent avec plus de grace devant les hommes. III. 338
Pourquoi il faut leur parler de la religion de meilleure heure qu'aux enfans mâles. III. 339
Doivent voir le monde *& être les* compagnes de leurs meres. III. 372

Filles,

Filles, pourquoi desirent de se marier. III. 376
Comment il faut leur présenter leurs devoirs. III. 379
Gêne apparente qu'on leur impose & dans quel but. III. 375
D'où naît la facilité de céder à leurs penchans. III. 385
Moyen de les rendre vraiment sages. III. 386
Ce qui les rend médisantes. III. 402
Flogistique, ce que c'est selon les chymistes. III. 35 *n.*
Fontenelle, sophisme qu'il faisoit dans la dispute des anciens & des modernes. III. 247
Forces, il faut les essayer avant le péril. IV. 116
Leur développement est l'objet de l'éducation des hommes par rapport au corps. III. 305
François, qui en a vu dix les a tous vus. IV. 136
François & *Anglois* comparés par rapport aux voyages. IV. 137

GALANTERIE, son origine. III. 290
Galerie. III. 258

Garçons (les petits), moins rusés que les petites filles. III. 321 *& suiv.*
Se révoltent contre l'injustice. III. 399
Germains, continence de leur jeunesse. III. 171, 381
Gourmandise. III. 395
Goût, ce que c'est. III. 236
Ce qui rend ses décisions arbitraires. III. 237
Dans quelles sociétés il faut vivre pour le former. III. 238
Où sont ses vrais modeles. III. 239
Le bon tient aux bonnes mœurs. III. 240
Comment il se corrompt. III. 242
Différence de celui des anciens & des modernes. III. 245 *& suiv.*
Où doit être étudié. III. 248
Gouvernement, ses actes différens de ceux de la souveraineté. IV. 167
Doivent différer en nature suivant que les Etats different en grandeur. IV. 172
Il est d'autant plus foible qu'il y a plus de magistrats. *Ibid.*
Le plus fort est celui d'un seul. IV. 174
Quel seroit son *minimum* d'activité. *Ibid.*

Gouvernement, ses différentes formes. IV. 175
Deux regles faciles pour juger de leur bonté relative. IV. 184 *& suiv.*
Grecs, en quoi leur éducation étoit bien entendue. III. 307
Grecques (les femmes), une fois mariées ne paroissoient plus en public. *Ibid.*
Grossesses, leur danger avant l'âge. IV. 125
Grotius. IV. 154, 180
Gymnastique, comment les Grecs cherchoient à en balancer les mauvais effets. III. 307

HABITUDES de l'enfance doivent être prolongées dans la jeunesse. IV. 76
Leur effet. IV. 77
On n'en fait pas contracter de véritables aux jeunes gens ni aux enfans. IV. 78
Habitude de jouir en ôte le goût. IV. 123
Hercule. III. 290
Héro. IV. 81
Hérodote, a peint les mœurs. IV. 139
Ne doit pas être tourné en ridicule à ce sujet. IV. 142

Hiſtoriens anciens, ſont meilleurs peintres des mœurs que les modernes. IV. 139
Hobbes. IV. 154
Homere. IV. 42
Homme, ſa ſupériorité ſur les autres hommes. III. 52 & *ſuiv.*
Malheureux & méchant par l'abus de ſes facultés. III. 62
Compoſé de deux ſubſtances. III. 55, 67
Auteur du mal. III. 64
Bon naturellement. III. 79 & *ſuiv.*
Son mérite eſt dans ſa puiſſance. III. 283
Dépend à ſon tour de la femme. III. 288
Hommes (les) dégénerent par les déſordres du premier âge. III. 223
Ne doivent pas avoir la même éducation que les femmes. III. 297
La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'eſt pas égale. III. 301
Leur politeſſe. III. 337
Plus fauſſe que celle des femmes. *Ibi.*
Mentent quand ils ſe plaignent que la vie eſt trop courte. IV. 15
Toujours les mêmes dans chaque âge. IV. 76

Hommes, tiennent par leurs vœux à mille choſes & par eux-mêmes ne tiennent à rien. IV. 112
On ne les connoît qu'après avoir voyagé. IV. 135
Honnêteté (la véritable) eſt toujours ſacrifiée à la décence. IV. 66
Horace. III. 278
Hoſpitalité, ce qui la détruit. IV. 23

IDÉALISTES, leurs diſtinctions ſont des chimeres. III. 29
Idées, comparatives & numériques ne ſont pas des ſenſations. III. 30
Abſtraites, ſources d'erreurs. III. 41
Acquiſes, diſtinguées des ſentimens naturels. III. 87
Ignorance, ne nuit pas aux mœurs. IV. 9
Imitation de la nature, ſource unique du beau dans les travaux des hommes. III. 239
Intelligence (il exiſte une). III. 43
Intérêt, n'agit-on que par intérêt. III. 86
Intolérans, argument auquel ils ne peuvent répondre. III. 138
Inſpiré (dialogue de l') & du raiſonneur. III. 119
Inſtinct. III. 77. *n.*

Instituteurs, ont tort de faire horreur de l'amour aux jeunes gens. III. 199
Le jeune homme ne doit rien faire à leur insçu. III. 220
Ne doivent pas vouloir passer pour parfaits dans l'esprit de leurs Eleves. III. 221
Ce qui les trompe. IV. 76
Jalousie, de deux sortes. IV. 69
Explication de celle des animaux. IV. 70 *& suiv.*
N'est pas naturelle à l'homme. IV. 72
Son origine. *Ibid.*
A-t-elle lieu dans le véritable amour. IV. 73
Jésus, son portrait. III. 141
Jeu, ressource d'un désœuvré. III. 259
La passion du *jeu* a été amortie par le goût des sciences. III. 260
Jeunesse, par où commencent ses désordres. III. 207
Exemple. III. 208 *& suiv.*
La solitude est dangereuse pour elle. III. 217
Précautions qu'on doit prendre pour la préserver d'une habitude fatale. III. 218
En quoi se trompe. IV. 38
Juger & sentir ne sont pas la même chose. III. 29

Juifs, n'oſent dire leurs raiſons contre le chriſtianiſme. III. 131
Juſtes, leur bonheur dans l'autre vie ſur quoi fondé. III. 70
Leur ſérénité. III. 83
Juſtice, ſa notion la même chez tous les peuples. *Ibid.*

L'ANGUE *Françoiſe*, obſcene. III. 190
Langues, à quoi mene leur étude. III. 244
Laïs. III. 384
Laquais, il en faut peu pour être bien ſervi. III. 255
Nuiſent à la gaieté des repas. III. 271
Léandre. IV. 81
Leçons, leurs mauvais effets quand elles ſont triſtes. III. 379
Légiſlation parfaite, ce qui la conſtitue. IV. 173
Léonidas. III. 142
Liberté, je ſuis libre. III. 58 & *ſuiv.*
Son principe immatériel. III. 60
Comment elle anoblit l'homme. III. 61
Liberté (la) *politique* diminue à meſure que l'Etat s'agrandit. IV. 171

Liberté, eſt dans le cœur de l'homme, non dans la forme du Gouvernement. IV. 199
Libre, comment on peut l'être. IV. 195
Livre, celui de la nature eſt ſeul ouvert à tous les yeux. III. 139
Livres, ne ſuffiſent pas pour former le goût. III. 243
Leur abus. IV. 133
Locke, quand il quitte ſon Eleve. III. 280
Réfuté ſur ce qu'il a dit touchant la matiere. III. 55
Loi, ſa définition eſt encore à faire. IV. 166
Quel acte peut porter le nom de *loi*. *Ibid.*
Lucrece. III. 84
Luxe, inſéparable du mauvais goût. III. 240
Comment s'établit. *Ibid.*

Magiciens de Pharaon. III. 115
Magiſtrat, ſens de ce mot. IV. 169
Chacun d'eux a trois volontés. IV. 172
Maiſon ruſtique (deſcription d'une). III. 269

Mal physique, ne seroit rien sans nos vices. III. 62
Mal moral, ouvrage de l'homme. *Ibid.*
Malheureux, dans quel cas on l'est. IV. 118
Marcel. III. 228
Mariage, la plus sainte institution. III. 19
Le plus saint des contrats. III. 192
Une des causes de ce qu'ils sont mal assortis. IV. 2
Moyen d'en faire d'heureux. IV. 3
Egalité des conditions doit faire pencher la balance quand tout est égal. IV. 5
Raisons pour qu'un homme ne s'allie ni au-dessus ni au-dessous de lui. IV. 6
Moyen de prévenir le refroidissement de l'amour dans le mariage. IV. 208 *& suiv.*
Maris, pourquoi sont indifférens. III. 131
Pourquoi ont moins d'attachement pour leurs femmes que pour une fille entretenue. IV. 209
Matérialistes, leurs distinctions sont des chimeres. III. 29
Comparés à des sourds qui nient l'existence des sons. III. 57

Matiere (qu'eſt-ce que j'appelle). III. 28
Quelles ſont ſes propriétés eſſentielles. III. 34
Le repos ni le mouvement ne lui ſont pas eſſentiels. *Ibid.* & *n.*
Ne peut penſer. III. 55 & *n.*
Méchans (les) ſeront-ils éternellement punis. III. 71
Se craignent & ſe fuient eux-mêmes. III. 83
Quand ils ſe diſent forcés au crime ſont menteurs. III. 97
Médiſance des femmes, ſon origine. III. 402
Meres, ne doivent pas être inexorables avec les jeunes filles. III. 320
Doivent dans le monde avoir leurs filles pour compagnes. III. 372
Métaphyſique, ſes effets. III. 41
Miracles, difficultés de la preuve qu'on en tire en faveur de la révélation. III. 115
Miſſionnaires, ne vont pas par-tout. III. 133
Objections que peuvent leur faire les peuples éloignés auxquels ils annoncent l'Evangile. III. 134 & *ſuiv.*
Modes. III. 324

Modes, quelles ſont les femmes qui les amenent. III. 326 *n.*
Molécule vivante, inconcevable. III. 36 *n.*
Monarchie, ce que c'eſt. IV. 176
Convient aux grands Etats. IV. 178
Montaigne. III. 85
Continence de ſon pere. III. 171
Cité. III. 222
Monteſquieu. IV. 155
Morale (précepte de) qui les contient tous. IV. 118
Moralité des actions. III. 79 *& ſuiv.*
Mort (la). III. 63
Ce qu'elle eſt par rapport au juſte & au méchant. IV. 120
Mothe (la), ſuppoſoit fauſſement un progrès de raiſon dans l'eſpece humaine. III. 247
Mouvement, il y en a deux ſortes. III. 34
Ses cauſes ne ſont pas dans la matiere. III. 38
N'eſt pas néceſſaire à la matiere. III. 40

NATION, chacune a un caractere ſpécifique. IV. 136
Comment les différences nationales plus frappantes chez les anciens s'effacent de jour en jour. IV. 140

Nécessité, il faut étendre sa loi aux choses morales. IV. 119
Newton. III. 38
Nieuwentit, que penser de son livre des merveilles de la nature. III. 46

Officier aux Gardes Suisses, (aveu d'un). III. 210
Omphale. III. 290
Opinions (diversité d'), quelles en sont les causes. III. 22
Ont divers degrés de vraisemblance. III. 25
La plus commune est aussi la plus simple. *Ibid.*
Opinion (l'), n'est pas indifférente aux femmes. III. 302
A beaucoup plus de prise sur les petites filles que sur les petits garçons. III. 304
C'est par elle que commence l'égarement de la jeunesse. III. 207
Chasse le bonheur devant nous. III. 278
Ordre du monde, comment j'en juge. III. 43
Orgueil, ses illusions, source de maux. IV. 118
Orientaux, logés simplement. III. 257
Orphée. III. 101
Ovides. III. 386

Paganisme, ſes Dieux abominables. III. 84
Paix de l'ame, en quoi conſiſte. III. 14
Paladins, connoiſſoient l'amour. III. 383
Palais. III. 257
Paracelſe. III. 46 *n.*
Paris, nulle part le goût général n'eſt plus mauvais. III. 243
C'eſt-là que le bon goût ſe cultive. *Ibid.*
Coûte pluſieurs Provinces au Roi. IV. 186
Les jeunes Provinciales viennent s'y corrompre. III. 377
Parure, incommode à mille égards. III. 261
Moyen d'en diminuer le goût dans les jeunes filles. III. 325
Supplément aux graces. *Ibid.*
Ruineuſe; vanité du rang. *Ibid.*
Paſſions déréglées, leurs peines. IV. 112
Source de crimes. IV. 114
C'eſt une erreur de les diſtinguer en permiſes & en défendues. IV. 117
Pays (on doit toujours à ſon). IV. 200
Payſans, comment on doit ſoigner ceux qui ſont malades. IV. 88 *n.*

Pédant, en quoi ſes diſcours differents de ceux d'un Inſtituteur. III. 177
Peres, ce qui les trompe. IV. 76
Peuple, ſens de ce mot collectif. IV. 161
Peut-il ſe dépouiller de ſon droit de ſouveraineté. IV. 168
Autres queſtions qui lui ſont relatives. *Ibid.*
Pourquoi ne connoit pas l'ennui. III. 266
Philippe. III. 258
Philoſophie, ſon pouvoir relativement aux mœurs comparé à celui de la religion. III. 157 *n.*
Philoſophes (portrait des). III. 22
Pourquoi ils ſoutiennent chacun ſon ſyſtême, ſans s'intéreſſer à la vérité. III. 24
Pierre (Abbé de St.), cité. IV. 179
Défaut de ſa politique. IV. 185
Plaiſirs de l'ame, il eſt difficile d'en prendre le goût quand on ne l'a jamais eu. III. 92
Plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. III. 276
Plaiſirs bruyans ne ſont pas aimés des cœurs ſenſibles. III. 417
Plaiſirs, doivent ſe diverſifier ſelon les âges. III. 265

Platon, ſon juſte imaginaire. III. 141
Réfuté ſur la promiſcuité civile des deux ſexes. III. 296
Plébéiens, par qui obtinrent le Conſulat. III. 381
Plutarque. III. 66
Politeſſe, en quoi conſiſte. III. 232
Comment differe celle des hommes & celle des femmes. III. 337
Des jeunes perſonnes, entr'elles. *Ib.*
Polygamie. IV. 72
Poupées, amuſement ſpécial des jeunes filles. III. 310
Poul-Serrho, ce que c'eſt. III. 159 *n.*
Population, marque d'un bon Gouvernement, mais à quelles conditions. IV. 184
Préjugés. III. 381
Nationaux, maniere de s'en garantir. IV. 193
Primeurs, leur inſipidité. III. 254
Profeſſion de foi du Vicaire Savoyard. III. 17 *& ſuiv.*
Prophéties, ne font pas autorité. III. 123
Propriété, mal aſſurée ſans le crédit. IV. 151
Providence, conſidérée relativement à la liberté de l'homme. III. 61
Juſtifiée. III. 66

Provinces reculées, c'eſt-là qu'il faut étudier les mœurs d'une nation. IV. 183
Provinciales, ne ſe corrompent pas toutes à Paris. III. 378
Puberté, influence de ce premier moment ſur le reſte de la vie. III. 172
Pudeur, diſtingue la femme de l'inſtinct des animaux & fait honneur à l'eſpece humaine. III. 286
Puiſſance, ſens de ce mot en politique. IV. 162

RAIMOND Lulle. IV. 135
Raillerie, (qu'eſt-ce qui rend inſenſible à la). III. 212
Raiſonner, on ne doit pas le faire ſéchement avec la jeuneſſe. III. 187
Raiſonneur (dialogue du) & de l'inſpiré. III. 119
Réflexion, force active. III. 32
Religion, comment on doit l'enſeigner aux jeunes filles. III. 342
Quel mal font ceux qui la détruiſent. III. 155 *& ſuiv.*
Religions, il y en a trois principales dans l'Europe. III. 128
Religion naturelle, il eſt étrange qu'il en faille une autre. III. 104
Remords. III. 82

Réponſe d'un vieux gentilhomme à Louis XV. III. 231
Reuchlin. III. 130 *n.*
Révélations, ne donnent pas une plus grande idée de Dieu que la raiſon. III. 104
Sont la cauſe de la diverſité des cultes loin de la prévenir. III. 105
La raiſon ſeule eſt juge de leur vérité. III. 118
Quelle doit être la doctrine d'une *révélation* qui vient de Dieu. III. 116
Quels doivent être ſes dogmes. III. 117
Les trois principales ſont écrites en des langues qui ſont inconnues aux peuples qui les ſuivent. III. 128
Richeſſes, leur effet ſur l'ame du poſſeſſeur. IV. 51
Riches, ce qu'ils ſont. III. 251
Toujours ennuyés. III. 267
Tableau d'un riche qui ſait uſer de ſes richeſſes. III. 252 *& ſuiv.*
Il n'eſt pas néceſſaire de l'être pour être heureux. III. 278
Ridicule, moyen de l'éviter. III. 268
Toujours à côté de l'opinion. III. *Ibid.*

Roi, ſens de ce mot. IV. 169
Romains, leur attention à la langue des ſignes. III. 186
Rome, ſes grandes révolutions furent l'ouvrage des femmes. III. 381 *& ſuiv.*
Royauté, ſuſceptible de partage. IV. 176
Ruſe, talent naturel au ſexe. III. 320 *& ſuiv.*
Dédommagement de la force qu'il a de moins. III. 323 *& ſuiv.*

SAISONS, ne point anticiper ſur elles pour le ſervice de la table. III. 254
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile. IV. 181
Samſon. III. 290
Sardanapale, ſon épitaphe. III. 245
Sauvages, leur enfance & leur adoleſcence. III. 166
Différence de l'état ſauvage & de l'état ſocial. IV. 1
Se ſuffiſent à eux-mêmes. IV. 143
Savans, voyagent par intérêt. IV. 144
Sceptiques, comment peut-on l'être de bonne foi. III. 21
Scythes. III. 185

Senſations, diſtinctes de l'objet qui les fait naître. III. 28
Comment diſtinguées par l'être ſenſitif. III. 31
Sens, dans leur uſage nous ne ſommes pas purement paſſifs. III. 32
Sens (le piége des) eſt le plus dangereux. III. 412
Sentir & *juger* ne ſont pas la méme choſe. III. 29
Sentimens naturels qu'on doit diſtinguer des idées acquiſes. III. 87 *& ſuiv.*
Sermons, raiſon qui les rend inutiles. III. 177
Service, (ce que c'eſt que le). IV. 149
Il ne s'agit plus de valeur dans ce métier. IV. 150
Sexes, (conformité & différence des). III. 281
Elles influent ſur le moral. 282
Sont également parfaits. III. 283
Dans leur union, chacun concourt différemment à l'objet commun. *Ibid.*
Premiere différence entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. *Ibid.*
Le plus fort maître en apparence dépend en effet du plus foible. III. 287
Il n'y a nulle parité entre eux quant

à la conſéquence du ſexe. III. 291
Sexes, la rigidité de leurs devoirs relatifs n'eſt ni ne peut être la même. *Ibid.*
Ce qui les caractériſe doit être reſpecté dans l'éducation. III. 298
Leur relation ſociale, admirable. III. 339
Signes, langage énergique. III. 182
Uſage que les anciens en faiſoient dans la Religion & le Gouvernement. *Ibid. & ſuiv.*
Dans l'éloquence. III. 184
Sociétés civiles ſont imparfaites, maux qu'elles produiſent. IV. 178
Socrate, diſtance de Jéſus à *Socrate*. III. 142 *& ſuiv.*
Solon, acte illégitime de ce légiſlateur. IV. 165
Sophie, compagne future d'Emile. III. 280
Son portrait. III. 389
Aime la parure. III. 390
A des talens naturels. III. 391
Sait tous les travaux de ſon ſexe. III. 392
Appliquée aux détails du ménage. *Ibid.*
Sa délicateſſe exceſſive ſur la propreté. III. 393

Mais non rafinée. III. 394
Sophie, d'abord gourmande, mais corrigée. III. 395
La tournure de son esprit. III. 396
Sa sensibilité ne dégénere pas en humeur. III. 397
A des caprices, sa maniere de les réparer. III. 398
Sa religion. III. 399
Aime la vertu. *Ibid.*
Dévorée du besoin d'aimer. III. 400
Connoît les devoirs & les droits de son sexe & du nôtre. III. 401
Sa réserve à juger. III. 402
Point médisante. *Ibid.*
Sa politesse ne tient pas aux formes, mais au desir de plaire. III. 403
N'est point asservie aux simagrées de l'usage françois. III. 404
Son respect pour les droits de l'âge. *Ibid.*
Sa conduite avec les jeunes gens. *Ibid.*
Maniere dont elle reçoit les propos doucereux. III. 405
Aime les louanges de ceux qu'elle estime. III. 406
Discours que lui fait son pere sur le mariage. III. 407

Sophie, ancienne opulence de ſes parens. III. 407
Heureux dans leur pauvreté. *Ibid.*
Libre de choiſir ſon époux. III. 410
Effets du diſcours de ſon pere, même en lui ſuppoſant un tempérament ardent. III. 414
N'eſt pas un être imaginaire. III. 415
Avoit été envoyée chez une tante & pourquoi. III. 416
Sa conduite avec les jeunes gens décens. III. 417
Revient chez ſes parens. III. 418
Sa langueur & l'aveu que lui arrache ſa mere de la cauſe qui la produit. *Ibid. & ſuiv.*
Raiſons qui la rendoient difficile ſur le choix d'un époux. III. 420
Rivale d'Eucharis III. 422
Comment elle défend ſon amour pour Télémaque. III. 423
Victime de ſa chimere. III. 424
Rendue à Emile. III. 425
N'eſt pas ſavante. IV. 13
Voit Emile chez ſon pere. IV. 26
Croit avoir trouvé Télémaque. IV. 29
Comment paroit ſa coquetterie. IV. 33
Ses manieres plus empreſſées avec moi. IV. 46

Sophie, quelle difficulté l'arrête pour épouser Emile. IV. 50
Prend ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse. IV. 55
D'où vient sa fierté. IV. 66
Gracieuse aux indifférens. IV. 68
Irrite la passion d'Emile par un peu d'inquiétude. *Ibid.*
Sa course & sa victoire. IV. 92
Le visite avec sa mere à l'attelier. IV. 93
Y essaye d'imiter Emile. IV. 94
N'est pas indulgente sur les vrais soins de l'amour. IV. 97
Injuste soupçon qu'elle conçoit de ce qu'Emile attendu n'est pas arrivé. Voyez *Emile*. IV. 98
L'accepte pour époux. IV. 104
Va voir le paysan estropié. IV. 105
Présente avec Emile un enfant au baptême. IV. 106
Ses douleurs secretes quand elle est préparée à l'absence de son amant. IV. 129
Sa situation au moment du départ. IV. 131
Voit revenir Emile & l'épouse. Voyez *Emile*.
Conseils que je lui donne & sur quoi, IV. 214 *& suiv.*

Souverain, ſens de ce mot en politique. IV. 162
N'agit que par des volontés communes & générales. IV. 163
Spectacles, écoles de goût & non de mœurs. III. 248
Spontanéité. III. 36
Stoïciens, l'un de leurs paradoxes. III. 125. *n.*
Subſtances, ce que j'entends par-là. III. 55
Sujets, ſens de ce mot en politique. IV. 162
Syſtêmes, objections inſolubles communes à tous. III. 26

TACITE, cité. IV. 139
Talens agréables, trop réduits en arts. III. 332
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire. III. 335
Tarquin. III. 185
Tentations, nous ſommes toujours maîtres de leur réſiſter. III. 192
Terraſſon (l'Abbé) ſuppoſoit fauſſement un progrès de raiſon dans l'eſpece humaine. III. 247
Théâtres, voyez *Spectacles*.
Ses héros pleurant comme des enfans. IV. 111

Théologiens,

Théologiens, ne se piquent pas de bonne-foi. III. 126
Thermopyles, inscriptions qu'on y lisoit. III. 246
Toilette, d'où en vient l'abus. III. 327
Tolérance civile, ne peut pas être distinguée de la tolérance théologique. III. 147 *n.*

Venise, pourquoi son gouvernement sans autorité est respecté du peuple. III. 184 *n.*
Vérité (la) morale, ce que c'est. III. 366
Vertu, il y en a un principe inné dans les cœurs. III. 48 *& suiv.*
Comparée au Protée de la fable. III. 93
Est aimable, mais il faut en jouir pour la trouver telle. *Ibid.*
On ne peut pas l'établir par la raison seule. *Ibid.*
Est une. III. 366
Est favorable à l'amour. III. 382
Etymologie de ce mot. IV. 114
Qu'est-ce que l'homme vertueux ? IV. 115
Vêtemens des femmes grecques, mieux entendus que les nôtres. III. 308

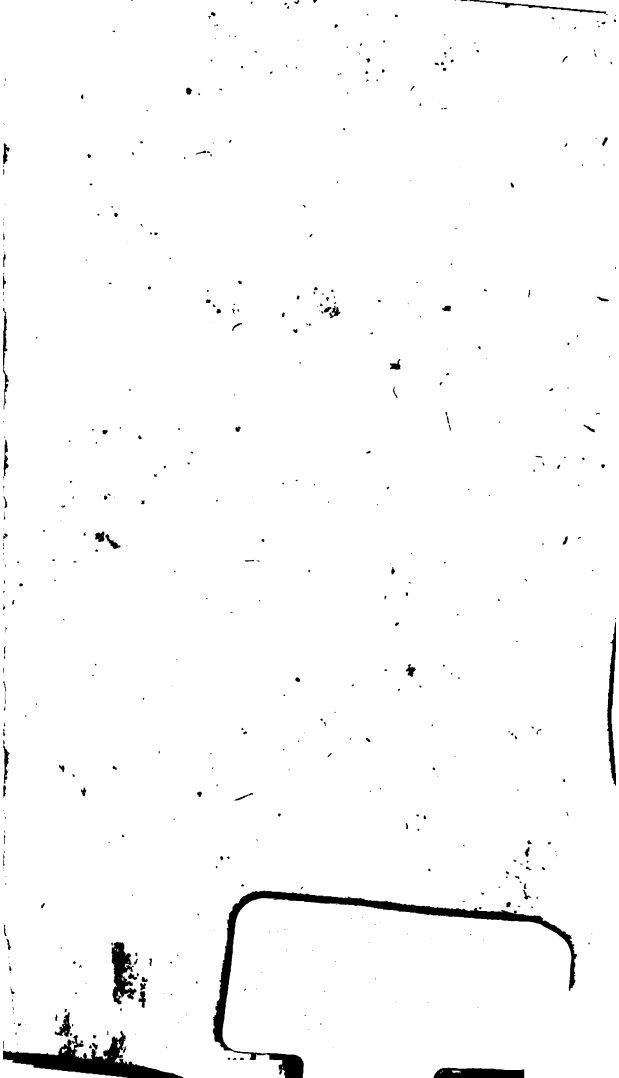
Vicaire Savoyard, son histoire. III. 2
Service qu'il rend à un jeune homme né Calvinitte qui avoit changé de religion. III. 2
Maniere dont il s'y prend pour gagner sa confiance. III. 7
Fait sa profession de foi. III. 17 *& suiv.*
Pourquoi destiné à la Prêtrise. III. 18
Son respect pour le mariage, cause de sa perte. III. 19
Son incrédulité. III. 20
Désagrément de son état dans cette disposition d'esprit. *Ibid.*
Son premier pas à la vérité, c'est de borner ses recherches. III. 24
Il consulte la lumiere intérieure. III. 25
Ne prie pas Dieu, pourquoi. III. 99
Son scepticisme involontaire. III. 144
Sa méthode dans l'examen de la vérité. III. 27
De quelle maniere il s'acquitte du service de l'Eglise. III. 146
Ambitionne l'honneur d'être Curé. III. 148
Vice, ses inconséquences. III. 263
Villes; service qu'on peut rendre en se retirant des grandes villes. IV. 202

Villes, (les grandes,) épuisent un Etat. IV. 186
Les jeunes gens y doivent peu séjourner dans leurs voyages. IV. 188
(Dans les grandes), il n'y a point d'éducation privée. III. 375
Violence, ne peut pas avoir lieu dans l'union des sexes. III. 287
Pourquoi l'on en cite moins d'actes à présent que dans les anciens tems. III. 289
Volonté; il faut recourir à une *volonté* pour expliquer le mouvement. III. 39
Connue par ses actes, non par sa nature. *Ibid.*
Volsques. III. 382
Voluptueux, (tableau d'un) qui met à part l'opinion & ne cherche que la volupté réelle. III. 251
Reste toujours aussi près de la nature qu'il lui est possible. III. 252
Voyager, non en courriers mais en voyageurs. IV. 17
Maniere dont les anciens philosophes voyageoient. IV. 19
Il faut savoir voyager. IV. 136
Différence de voyager pour voir du pays ou des peuples. IV. 145

Voyageurs à pied, plus gais que les autres. IV. 20
Ne s'accordent pas dans leurs narrations. IV. 134
Voyages, raison du peu d'instruction qu'on tire des voyages. IV. 143, 182
Ne conviennent pas à tout le monde. IV. 145
Pris comme une partie de l'éducation ont leurs regles. IV. 146
Ulysse, ému du chant des Sirenes. III. 196
Ses compagnons avilis par Circé. IV. 98
Univers, son mouvement est spontanée. III. 37
Son harmonie dépose en faveur d'une Intelligence. III. 44, 47
Usage du monde, quel âge est propre à le saisir. III. 200

XÉNOCRATE. III. 84
Xénophon, cité. III. 246

ZÉNON. III. 285

Fin de la Table.

59605929